



Le Quartier Latin

Journal bi-hebdomadaire de l'Association Générale des Étudiants de l'Université de Montréal

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

MONTREAL, 16 FÉVRIER 1961

VOLUME XLIII — NUMÉRO 37



EN ATTENDANT UNE RÉPONSE

TOUT RESTE À DIRE . . .

Le 12 février 1961

M. Jacques Guay,
Le Quartier Latin,
Montréal.

Cher ami,

Le récit de votre martyre m'a profondément ému. À vous lire, j'ai cru reconnaître certains accents du grand s. Ignace, évêque d'Antioche, demandant à être "moulu par la dent des lions en un pur pain du Christ". Toutes les clameurs du forum montaient simultanément entre vos lignes mêlant en une étrange symphonie les voix des victimes et celles des bourreaux, d'autant plus que les positions n'étaient pas tellement claires et qu'on avait par moment l'impression que les plus hauts cris étaient poussés par tel gardien des bêtes qui s'était pincé le doigt dans la porte d'une de ses cages.

Et voilà! Caesar, morituri te salutant! Vous montez au ciel dans un nuage d'encens et de bonnes actions, et les hommes d'Église, sinistres, implacables, silencieux, inclinent leurs pouces d'un commun accord vers cet enfer qui les attend tous et qui vous est désormais fermé.

Les hommes d'Église, cela fait beaucoup de monde. Mais enfin, on sait ce que je veux dire: surveillez les collets! À partir du jour où un homme prend ce collet, il cesse d'être une personne; il cesse même d'être d'un pays, d'un milieu, d'une race. Il est homme d'Église. Les laïcs ne sont pas des hommes d'Église: on le voit tous les jours. Ainsi, dans le "Quartier Latin", quand un laïc expose-t-il un point de vue d'Église, autrement que pour l'attaquer . . . Les hommes d'Église c'est . . . non, pas le pape (il ne lit pas le "Quartier Latin"), d'ailleurs il est loin, Dieu merci! C'est . . . non, lui, c'est un bon zig (c'est un confrère de mon père) . . . C'est . . . tout ce qu'on voudra, mais à la condition que ce soit gros, noir, épais, et très "curé" ("curé", on sait ce que c'est, enfin: "curé").

Et ces hommes d'Église ont attaqué lâchement traitreusement, ignoblement, etc. le "Quartier Latin", le pauvre petit "Quartier Latin", faible, innocent, ingénu, etc. Tu sais, lecteur, qui a commencé, et pourquoi, et comment? Rappelle-toi le jour où le "Quartier Latin" a osé affirmer que l'hiver approchait et que l'équipe de hockey des Carabins espérait remporter les honneurs cette saison. Voilà! Tout le clergé a été sur les dents. Notre clergé (pardon: nos hommes d'Église!) est très sourcilieux. Quels honneurs? Tout était là: païens? chrétiens? Naturellement pleins de mauvaise volonté — les hommes d'Église n'en ont point d'autre — les hommes d'Église se sont sentis visés dans leur prestige, leur influence, leur esprit dominateur s'est troublé, les curés ont tenu des assemblées, les évêques ont eu des conciliabules secrets et, comme au temps de Caïphe, la mort de Jacques Guay a été décidée: non in . . . publico, ne forte tumultus fieret in populo.

O tempora, o mores (je parle latin pour faire plus romain)! Pourquoi, Seigneur, cette croix dressée à un pauvre enfant du siècle! Parce que son journal, vous le savez, était trop plein d'idées, d'idées orthodoxes, d'idées chrétiennes (ayons le suprême courage de le dire). On le crucifie avec vous, parce qu'il vous ressemblait trop. Pleins d'évangiles et d'encycliques les articles de M. Venne et Cie, pleins surtout de raisons démonstratives et de fulgurante et scientifique objectivité . . . etc.

Seigneur, pardonnez aux hommes d'Église: ils ne savent, par principe, ce qu'ils font. Et guérissez ceux qui, en les bott . . . se foulent le pied.

Père Untel

RASEUR, BADIN, OU PATERNEL ?

Le 19 (sic) février 1961

M. Jacques Guay,
Le "Quartier Latin",
Montréal.

Cher ami,

Si vous étiez homme d'Église, comment répondriez-vous à votre propre article? Si on vous prend sur un ton sérieux, vous nous ferez passer pour des "raseurs" et des gens qui "se prennent au sérieux"; si on vous prend sur un ton badin, vous crierez qu'on vous traite "en enfants"; si on ne vous répond pas, vous nous traiterez de "lâches" . . .

Heureuse jeunesse, qui peut attaquer l'univers entier, tout critiquer, tout saboter, et qui crie au meurtre si on ose en raison de ses

cruautés, voire de ses crimes, lui prêter des intentions mauvaises! Charmante ingénuité, ou désarmante perversité . . .

Pour qu'en tout cas vous ne me reprochiez pas de jouer les anonymes, je vous donne mon nom.

Comme cependant je n'ai plus vingt ans et ne tiens pas à la publicité, je vous demande, sous recommandation de mes supérieurs, d'accepter la signature jointe à mon article.

Bien vôtre,

XXX, o.p.

N.B. Si mon texte ne trouve pas l'espace convenable dans vos colonnes, — cela arrive! même au "Quartier Latin" — il passera ailleurs la semaine prochaine.

Note de la direction: Par respect pour les "plus de vingt ans" du bon Père nous taisons sa signature.

AMUSEZ-VOUS BIEN, BON PÈRE UNTEL!

Révérant Père Untel,

Vous avez répondu à l'appel que je lançais à la compréhension de nos inquisiteurs. Il est, dans un sens, malheureux que vous ne puissiez donner votre nom et que vous soyez obligé de vous couvrir sous l'anonymat. Déjà une fois de plus nous n'engageons pas le débat au même niveau. Moi je m'identifie, si on n'est pas satisfait de mes remarques on peut m'attaquer, me tourner en ridicule, répandre que je joue au martyr comme je ne sais plus quel évêque que vous brandissez hors du martyrologe pour mieux vous amuser de moi. Je croyais que nos martyrs servaient à d'autres fins, mais passons. Vous, on pourra vous "trouver bon", vous détester, vous louer ou vous descendre, vous jouissez de l'immunité la plus totale.

Riez, mon bon père, riez, la blague est de taille, riez, ça détend et ça repose l'esprit. Et surtout gardez-vous bien de prendre un tant soi peu au sérieux la lettre qui vous a permis de ressortir votre humour, un saint triste, n'est-ce pas, est un bien triste saint, et celle-ci. Rigolez, vous, moi je ne ris pas et d'autres aussi, sans doute, à la lecture de vos amusantes lignes ne riront pas. Nous étions peut-être encore quelques-uns à penser que l'on pouvait engager un dialogue avec ceux qui à longueur de prône nous dénoncent en toute charité, nous étions encore quelques-uns à croire possible d'obtenir d'un homme d'Église une réponse au fond. Nous le pensons peut-être encore, l'espoir c'est si fort dans un cœur de vingt ans, comme vous diriez, mais ce n'est pas vous qui nous y encouragez. Nous aurions beau avoir le double de notre âge, nous serons encore pour plusieurs d'entre vous, membres du clergé, des enfants; à preuve vos sermons, à preuve votre lettre, bon Père Untel. Riez, bon père . . .

Si vous aviez lu ma première lettre vous auriez constaté qu'elle s'adressait à ceux qui dénoncent les étudiants, le Q.L. ou son directeur et non tout le clergé. Était-ce jouer au martyr que de leur demander à ces saints

inquisiteurs ce que nous avons fait, étudiants, pour qu'ils décrivent l'Université comme un lieu de perdition, pour leur demander ce que j'ai écrit personnellement pour que devant des enfants l'on me classe au nombre des méchants de ce monde? A cela je crois, bon père, vous n'avez pas répondu. Si nous restons coi, les attaques continuent, si nous élevons la voix, nous sommes des anticléricaux que la seule vue d'une soutane transporte en pleine hystérie. A tout coup nous perdons et l'on continue de répéter que l'Université est un lieu de perdition, que le Q.L. est un repaire d'athées, etc.

Il aurait sans doute mieux valu ne rien dire. Mais voilà si j'ai répondu c'est que, et je l'ai d'ailleurs écrit, j'étais légèrement écoeuré de ces gens qui y vont de leurs vagues attaques et à qui nous ne pouvons même pas demander de formuler en termes précis ce qu'ils nous reprochent.

Pourquoi, à quelles fins, en certains milieux, fait-on de nous un tel tableau d'Apocalypse? Mais je vous renvoie, mon père, à ma lettre ouverte, je n'ai pas l'intention de la retravailler ici. Si vous n'avez pas cru bon d'y répondre sérieusement je perds mon temps à revenir dessus aujourd'hui.

Continuez donc à lutter contre nous, vous tous qui avez si bien commencé, et ici je ne m'adresse pas à vous, bon père, à moins que vous vous sentiez visé quand je m'adresse à nos inquisiteurs, ce qui expliquerait votre réponse, continuez donc à multiplier les mises en garde contre nous. J'ai l'impression que vous vous enlisez de plus en plus. En toute sincérité j'ai tenté de vous dire que nous ne comprenions pas votre acharnement.

Hélas, mon bon Père Untel, ce n'est pas votre lettre qui nous éclaire. Je le regrette, croyez-moi. Et j'espère qu'un autre clerc voudra bien daigner répondre aux questions que j'ai formulées.

Quant à vous, amusez-vous bien, bon Père Untel.

Jacques Guay

Nous devons descendre dans la rue . . .

Les événements de ces derniers jours, du canon à la clôture, ont prouvé qu'un souffle de vie anime encore le corps étudiant, que la cité universitaire pouvait se réveiller. Une présence s'est alors manifestée. Pour la première fois depuis la grève mémorable, les membres de l'AGEUM ont vécu ensemble dans un effort commun.

Le jeu en valait-il la chandelle? Avons-nous ressuscité une époque heureusement morte, celle des bris de vitres et des tramways saccagés? Certains ont regretté la réapparition de cette forme d'esprit carabin qui relève plus du chahutage de salle d'études que de l'action vraiment universitaire. Ont-ils raison?

Je ne crois pas. Il était important qu'un jour de carnaval les étudiants descendent dans la rue pour exprimer leur dynamisme, leur entrain. Il n'y eut pas de scènes désagréables. Le tout s'est passé dans la plus pure tradition estudiantine. Le vol d'un canon de 1800 livres sous la casquette des policiers fut une blague de taille, digne de l'étudiant de toujours, du Moyen-Âge à nous. Et c'est avec le viol de la clôture de Ville Mont-Royal que nous prenons conscience du rôle que peut remplir le corps étudiant lorsqu'il décide de s'ébranler. À partir de l'instant où une semblable clôture devient un symbole de ségrégation, il est utile et nécessaire, qu'étudiants, nous manifestations devant le ridicule érigé en palissade.

Membres d'une communauté nous devons assumer ses problèmes, ses espoirs. Nous ne pouvons demeurer muets, silencieux à toute question nationale. Et quand la coupe est pleine il est bon que nous nous levions pour protester. Nous aurions dû ainsi réagir lors de la fameuse querelle de l'origine ethnique et du recensement. Nous aurions dû manifester à Dorval. Nous devrions descendre dans

la rue à chaque fois que nous constatons une injustice, une atteinte aux droits des individus ou à la dignité humaine: grèves sanglantes comme Asbestos, ségrégation, etc.

Il faudra cependant éviter les manifestations uniquement tapageuses, sans but précis, les carabinades idiotes qui ne seraient que prétextes à chansons folichonnes ou à cris hystériques.

Il est une forme d'esprit carabin qui n'est justement ni spirituelle, ni universitaire. Il est inadmissible ainsi que des imbéciles puissent gâcher tout spectacle au Centre Social ou saboter une soirée comme celle du Choeur Bleu et Or.

Depuis quelques années nous nous sommes intéressés à des sujets d'intérêt national, accessibilité à l'enseignement par exemple. Nous prenons place dans la société. Il ne faudrait pas que le campus redevienne ce cirque, cet antre de bouffons qu'il a déjà été. C'est certes moins drôle, mais notre association est sortie de son enfance. Nous avons accepté les responsabilités de l'âge adulte, agissons comme tel.

Amusons-nous au carnaval mais demeurons en d'autres temps un groupement sérieux dont il faudra tenir compte et dont on devra craindre les prises de position.

Lorsque nous retournerons dans la rue, que cela soit pour engager un combat sérieux au nom des libertés démocratiques. Lorsque le campus bougera, que les exploiters, les carnassiers de l'injustice, se terrent.

Et alors nous puiserons vraiment aux grandes traditions de l'université, citadelle des droits des citoyens, des libertés.

Jacques Guay

TRIBUNE LIBRE

MEA CULPA . . .

Richelieu, P.O.
ce 17 janvier, 1961

Au rédacteur du Quartier Latin,
2900 Boul. Mont-Royal,
Montréal, Qué.

Je n'avais jamais lu le "Quartier Latin". Par hasard, le no du 15 novembre m'est parvenu. Il est pour moi une révélation.

Mea culpa de vous avoir ignorés, vous du "bien faire et laisser braire".

Mea culpa d'avoir cru, d'avoir dit même, que les étudiants sont figés dans un immobilisme craintif. Votre journal me donne la preuve du contraire.

Puis-je espérer que ma faute me sera à demi pardonnée, puisqu'avouée?

À quel titre j'invoque ce pardon? Au privilège d'avoir été, dans mon temps, un universitaire comme vous l'êtes maintenant? C'est un peu cela, probablement. Cependant, ce retour sur le passé n'engendre que des réactions beaucoup trop subjectives pour qu'elles soient dignes d'intérêt. C'est bien plutôt le droit que — peut-être par excès d'optimisme — je m'accorde, à votre bienveillance, d'être de votre famille. La famille de ceux qui sont convaincus que l'être humain ne peut être digne de sa condition que si, entre autres manifestations de sa vitalité affaiblie, il s'efforce de corriger les fautes, les erreurs, du passé et du présent, en vue d'un avenir meilleur pour tous.

C'est donc en fonction de cette parenté qu'en même temps que je vous avoue ma faute de vous avoir méconnus, je vous fais part de mon opinion sur les articles de votre no du 15 novembre 1960.

REMERCIEMENTS AU PRET D'HONNEUR

Pour ma part, je n'y ai aucun droit, car je refuse de donner. Je

refuse de donner pour marquer ostensiblement ma désapprobation. En fait, qui remerciez-vous? Ceux qui, après vous avoir refusé le droit à la culture — car c'est bien de cela qu'il s'agit pour ceux qui manquent des moyens financiers — veulent bien vous accorder quand même une aumône, parce qu'après tout, il leur faudra encore des ingénieurs pour les aider à bâtir ou à consolider leur fortune, des avocats pour les aider à la défendre, et des médecins pour les aider à en profiter le plus longtemps et le mieux possible?

Réfléchissez: ce système est-il, oui ou non, digne d'une "démocratie" au 20^{ème} siècle? C'est à vous de donner la réponse.

LA FAMINE DANS LE MONDE

"Les peuples affamés constituent un danger plus grand que celui de la bombe atomique."

Avez-vous réfléchi à ce que cela signifie? Non, parce que vous auriez trouvé que cette affirmation est l'équivalent déguisé de celle-ci qu'elle dissimule mal: Que des populations entières meurent de faim par la bombe atomique, cela n'a aucune importance, si à ce prix, on peut se préserver du "danger communiste".

La preuve? Comment se fait-il qu'avant qu'on ait reconnu la puissance du communisme dans le monde, personne ne se souciait de ces peuples affamés?

LA CENSURE DEVRAIT ROUGIR

Non, mademoiselle, ce n'est pas elle, mais nous qui devrions rougir d'autoriser — puisque nous la tolérons — cette atteinte à la fondamentale liberté d'expression, en même temps que ce mépris pour nos facultés intellectuelles.

Par ailleurs, bravo pour votre courageuse prise de position.

TRIBUNE LIBRE — LETTRE DE M. ANDRÉ GAREAU

Il y a toujours intérêt, en matière de réforme, à se poser les questions suivantes:

Quels buts réels poursuivent ceux qui conseillent la prudence? À qui le mot "révolution" peut-il faire peur, plus que celui "d'évolution"?

GAGNONS DE L'ARGENT

Extraordinaire? Oui, si vous voulez, mais seulement en raison de la grossièreté du procédé. Et c'est précisément en raison même de cette grossièreté que le moyen n'est pas réellement dangereux, — puisqu'il vous a sauté aux yeux. . . Mais pensez plutôt au drainage qui alimente de véritables fleuves de dollars, auprès desquels le petit ruisseau dont vous parlez n'est qu'une misère. Seulement voilà! Ce petit ruisseau est en surface et la lumière du soleil le signale inévitablement, tandis que la vraie hémorragie est interne, et par conséquent, cachée.

HÉROÏSME D'UN PEUPLE AU COMBAT

D'accord, et félicitations, M. George Schoeters. Mais, attention à votre conclusion: Si, comme vous le prétendez, l'Algérie et les Algériens sont en ces lieux par la grâce de Dieu, que répondez-vous à ceux — et ils ne manquent pas — qui vous diront que si les Français y sont, c'est aussi par la grâce de Dieu et qu'enfin, c'est aussi par la grâce de Dieu que les Français ont tenté de convertir les Indiens du Canada pour les emprisonner ensuite dans des "réserves"?

Il y a une autre conclusion, à laquelle, heureusement pour Sa Gloire, Dieu n'a rien à voir!

André Maire

BLOC-NOTES

Si cette ville était une réserve . . .

"Blague d'étudiants", c'est ainsi que le maire de The Town a pu justifier son flegme à l'annonce de la destruction de deux sections de "the \$12,000 mile-long metal fence" (The Montreal Star, Feb. 10).

Évidemment la manifestation a eu son élément de comédie, quand ça n'aurait été que le spectacle de ce policier impuissant, enfermé derrière sa grille comme un ours, dans un zoo, mais on peut dire, sans erreur, qu'au fond l'incident est sérieux. Quoi qu'on puisse en dire, cette clôture est un symbole. The Town n'est pas une réserve, elle est un orgueilleux château fort, le donjon bien gardé des seigneurs qui se protègent de la plèbe, qui ne sauraient souffrir la promiscuité des domestiques, de ces "negroes" de Parc Extension.

Pour comprendre tout le mépris que peut contenir ce "mile-long metal fence", pour comprendre l'humiliation ressentie par ceux qui vivent du mauvais bord de la palissade, il suffisait de regarder le visage épanoui de cette pauvre femme qui du balcon de sa "maison-appartement", boulevard l'Acadie, applaudissait au geste des étudiants, geste qui lui redonnait, semblait-il à l'expression de joie qui illuminait sa figure, conscience que, toute pauvre qu'elle était, elle était quand même un être humain, un citoyen, tout comme ces riches de Ville Mont-Royal. En un mot, cette femme, pour ceux qui la regardaient, incarnait à elle seule le tragique destin des victimes du racisme. Cette femme qui applaudissait . . . Était-ce vraiment une blague d'étudiants?

Jacques Guay

TROIS MOIS AU BRÉSIL

Les peuples de demain sont ceux qui ont faim. Indiens, Chinois, Sud-Américains doivent attirer notre attention, car un jour ces gens qui crèvent dans la misère, sous les yeux mêmes des autres qui font grand étalage d'un luxe inutile, un jour ils revendiqueront, et à bon droit.

Pendant qu'il est encore temps, nous devons nous tourner vers ces peuples et soulager leur misère, sinon eux-mêmes voudront s'en soustraire à tout prix, et encore une fois ce sera la guerre.

Les conditions de vie de ces hommes dépassent bien souvent ce que nous pouvons imaginer de pire. Mais nous nous complaisons dans notre ignorance, nous ne voulons pas troubler notre petite "paix intérieure".

Deux membres des Chantiers de Montréal, Roberto Carr Ribeiro, étudiant en philosophie à l'Université, et Jean-Paul Renault, dessinateur, sont allés lancer l'idée des Chantiers au Brésil, plus précisément à Sao Paulo. De retour depuis quelques mois, ils ont accepté de nous ra-

conter leur expérience, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont vu.

En effet: Jeudi, le 16 février 1961, à 8 h. du soir, au Grand Salon du Centre Social

Roberto et Jean-Paul, à l'aide des nombreuses diapositives qu'ils ont prises durant leur voyage, nous feront voir les différentes misères de Sao Paulo et de Rio de Janeiro. Il est à noter que jeudi nous ne rencontrerons pas deux touristes qui nous décrivent leur "charmant" voyage, mais deux types partis avec des buts bien précis, et qui les ont réalisés: 1) voir l'autre côté de la médaille, sur ce pays qui bâtit la capitale la plus moderne du monde; 2) fonder les Chantiers parmi les étudiants de Sao Paulo.

— Que sont les "tavellas"?
— Qu'est-ce qu'un "bidonville"?

— Comment peuvent vivre quarante familles dans une même maison? Ceci nous sera expliqué à cette soirée, où l'entrée est libre. Tous y sont invités.

Serge Mongeau

LE QUARTIER LATIN

journal bi-hebdomadaire de

l'Association Générale des Étudiants de l'Université de Montréal

Membre de la Presse Universitaire Canadienne
et de la Corporation des Eschollers Griffonneurs

Directeur: Jacques GUAY

Assistant-directeur: Christiane VERDON

Rédacteurs en chef: Laurent BEGIN et André PINSONNEAULT

Chef des nouvelles: Serge GRENIER

Comité éditorial: Bruno MELOCHE, Pierre MARTIN, Louis BERNARD,
Yves PAPILLON, Raymond AMYOT, Luc DANSEREAU, Michel PELLETIER

Chargés de chroniques: François LACASSE (Travail),
Denis GAGNON (Internationale), Gilbert MARION (Peinture)

Jean-Pierre LEFEBVRE (Cinéma)

Rédacteurs: Thomas SOMCYNSKY, Pierre BOUCHARD,
Hubert PITRE, Janine BARIL, Bruno VERDON, Léonce BEAUPRE,
Anne-Marie DANSEREAU, Lorraine LAPORTE, Jean MESSIER

Michel GOUAULT, Sylvie GELINAS, Robert REEVES.

Pages artistiques: Stéphane VENNE (responsable), Louis ST-PIERRE,
André FRAPPIER, Henri ABRAN, Alice PEETERS

Enquêtes et reportages: Jean-Pierre SAULNIER

Correspondant agémique: Jacques THEORET

Photographes: Pierre ASSELIN, Daniel FORTHOMME

Publicité: Georges Lefebvre — RE. 7-6561

Abonnement pour l'année universitaire: \$3.00

C.P. 6128 — Local 707 — RE. 8-9616

2222, ave Maplewood, Montréal 26.

Imprimé par LA PATRIE — 180 est, rue Ste-Catherine — Montréal

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe.
Ministère des Postes, Ottawa.

AU CONGRÈS DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

Une dizaine de résolutions présentées ont été adoptées par les étudiants délégués des Universités de Montréal, McGill, Sherbrooke, Laval et Sir Georges.

Elles portaient sur ces différents points:

- Que soit présenté un mémoire au Gouvernement qui permettrait de déduire les frais scolaires des impôts,
- Que les juges de la Couronne soient désormais nommés pour leur bonne conduite. Qu'il leur soit interdit de faire de la politique et d'avoir d'autres occupations professionnelles que celles requises par leur fonction, et que les traitements soient augmentés,
- Que le gouvernement libéral voit à l'établissement d'un corps volontaire universitaire au service des pays sous-développés,
- Que soit nommé un secrétaire permanent, chargé des affaires administratives pour chaque conseil de comté,
- Qu'un mémoire approuvé par une réunion de l'exécutif et des présidents soit présenté devant la Commission Royale d'enquête sur l'éducation,
- Que soient reconnues par un statut légal les associations d'étudiants,
- Que soit aboli le bureau de censure pour faire place à une Commission de classification des films,
- Que le Conseil des Arts accorde une plus grande proportion de bourses pour étudier à l'étranger,
- Que soient réduits les frais de Cour et que plus de juges soient nommés.

France Demers

LE SERVICE DE PSYCHIATRIE

Tel qu'annoncé dans le "Quartier Latin" du 9 février dernier, l'AGEUM met gratuitement à la disposition de tous ses membres un Service de psychiatrie. Ce service fonctionne de façon régulière depuis le 14 février, de la façon suivante: tous les mardis et jeudis, de midi à 2 hres p.m., le Docteur Miléna Obrénovitch se rend au local 704 du Centre Social (au septième étage); les étudiants intéressés à rencontrer le Docteur Obrénovitch sont invités à prendre rendez-vous avec elle en lui téléphonant à RE. 1-2920 dans l'après-midi ou dans la soirée.

Le Service de Psychiatrie de l'AGEUM a été mis sur pied grâce à la collaboration du Département de psychiatrie de la Faculté de Médecine (dirigé par le Docteur Camille Laurin). Le Département de Psychiatrie verra à ce que le Service fonctionne adéquatement.

"L'ÉTAT, SEUL MUSCLE QUI PEUT NOUS FAIRE SURVIVRE"

Lors du Congrès des libéraux universitaires, samedi dernier, le ministre René Lévesque, invité d'honneur au dîner, a prononcé une causerie dont voici à peu près les points principaux:

"Deux dangers nous menacent particulièrement. D'abord, le fait d'être si près des États-Unis. Même si nous sommes un pays qui s'est développé, nous n'avons jamais eu à nous inquiéter de notre sécurité. Contrairement à d'autres pays d'Europe, nous n'avons pas été jetés dans le "Free for All".

"Ensuite, il y a Ottawa, la Confédération. On peut comparer notre histoire à celle du petit garçon qu'on empêche, sous prétexte qu'il est trop faible, de jouer avec les autres. Comme lui, nous n'avons pas les muscles et la capacité de décision collective bien développée. Un courant du milieu collectif, l'État, est le seul endroit où les forces sont sentées se réunir. Nous sommes cinq millions de Canadiens français; le seul domaine familial pour nous sera toujours exclusivement la province de Québec. Ce sont donc là les deux causes qui nous protègent, mais nous gênent en même temps. Il faut se mettre le nez devant la réalité. Un par un, les individus peuvent s'en tirer, sans doute, mais ils n'en sortiront pas bien riches."

"Il n'y a pour nous qu'une façon de nous affirmer, c'est l'État. On en a fait un épouvantail, mais c'est le seul muscle qui peut nous faire survivre. Il n'est peut-être pas encore complet, mais à voir tout ce qu'il a en mains, Richesses naturelles, Territoires, etc., on peut s'y fier."

"Il s'agit pour nous de décider ce que nous autres qui décidons."

"Le premier levier, c'est d'être cinq millions ensemble. Cela n'empêche pas d'avoir son individualité. Nous avons des lettres patentes sur la province de Québec. Une autorité, une seule, doit régner, et c'est l'autorité de l'État. Elle seule doit décider. Elle a en main un budget de huit millions, argent qui vient de notre poche. Elle seule a donc droit de décider."

France Demers

Nominations chez les libéraux universitaires

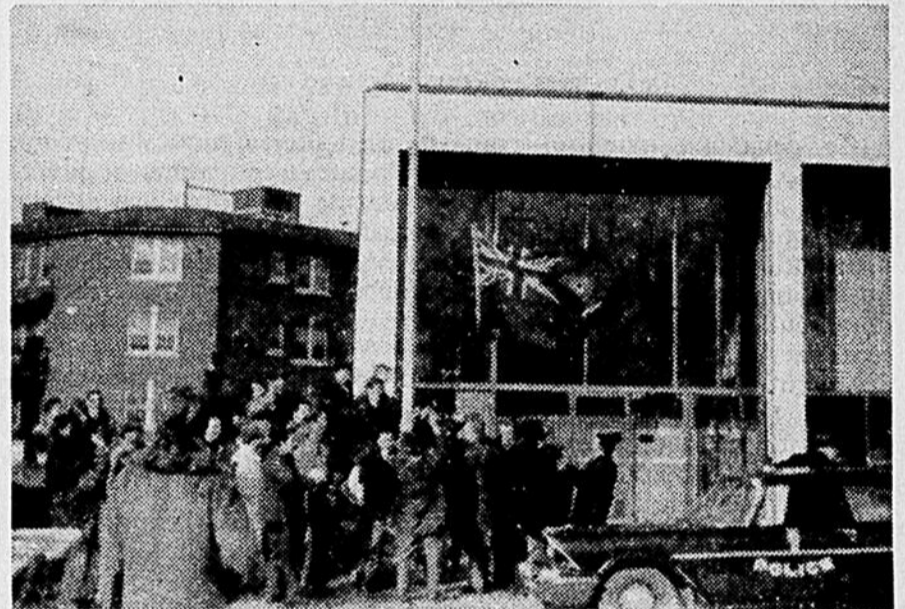
Le résultat des élections tenues au Congrès placent à l'exécutif: Michel Robert, Université de Montréal, président; A. Aster, Université McGill, vice-président; Claude Blanchard, Université d'Ottawa, secrétaire de langue française; Florence Yaffe, Université Sir Georges, secrétaire de langue anglaise; Renald Langlois, Université Laval, trésorier.

France Demers

QUÉBEC À L'O.N.U.

Après les manifestations des étudiants à Ville Mont-Royal et à Outremont, la semaine dernière, une autre manifestation s'est déroulée samedi le 11 février. Cette fois on ne s'occupait pas tellement d'exiger du français et de descendre des "Union Jack", (sans oublier d'enfoncer une clôture symbolique...) mais on réclamait l'indépendance politique pour la nation canadienne-française, au sein des cadres de son territoire, c'est-à-dire l'état du Québec. Cette manifestation prit la forme

Le défilé prit fin sur la rue Calixa Lavallée où il se dissolva. Un certain nombre de participants eut cependant l'idée de rendre visite à l'Université. C'est ainsi qu'une quinzaine d'autos firent à deux reprises le tour de la cour d'honneur, accompagnées par la musique des klaxons et du grondement des moteurs. Tout cela, ô ironie du sort, au moment même où se tenait sous le toit de la grande maison de l'intelligence, une réunion du "Varsity Week End", organisme chargé de symbo-



Is it serious ?

d'un défilé qui circula à travers les rues de Montréal. Un nombre assez considérable d'automobiles arboraient des pancartes sur lesquelles se lisaient des slogans du genre "Québec d'abord", "Québec libre", "Québec à l'O.N.U.", "Québec aux Québécois", etc.

Les artisans de cette démonstration ne manquèrent pas de goûter la réaction de certains de nos compatriotes de langue anglaise, littéralement estomaqués devant la révélation de sentiments tels de la part des vaincus de 1760. Les "is it serious?" et les "stupid" donnaient l'impression qu'ils ressentiaient comme un outrage ce murmure d'un Canadien français contre le destin qui lui fut imposé. Réaction compréhensible à la vérité, de la part d'individus appartenant à la majorité dans un "one Canada" et qui envisageraient avec au moins un certain malaise le statut de minorité dans un Québec indépendant, sur le plan politique.

liser les sentiments d'union qui habitent le cœur des jeunes Canadiens... Ces jeunes Ontariens croiront-ils ce qu'on leur a dit ou ce qu'ils ont vu?

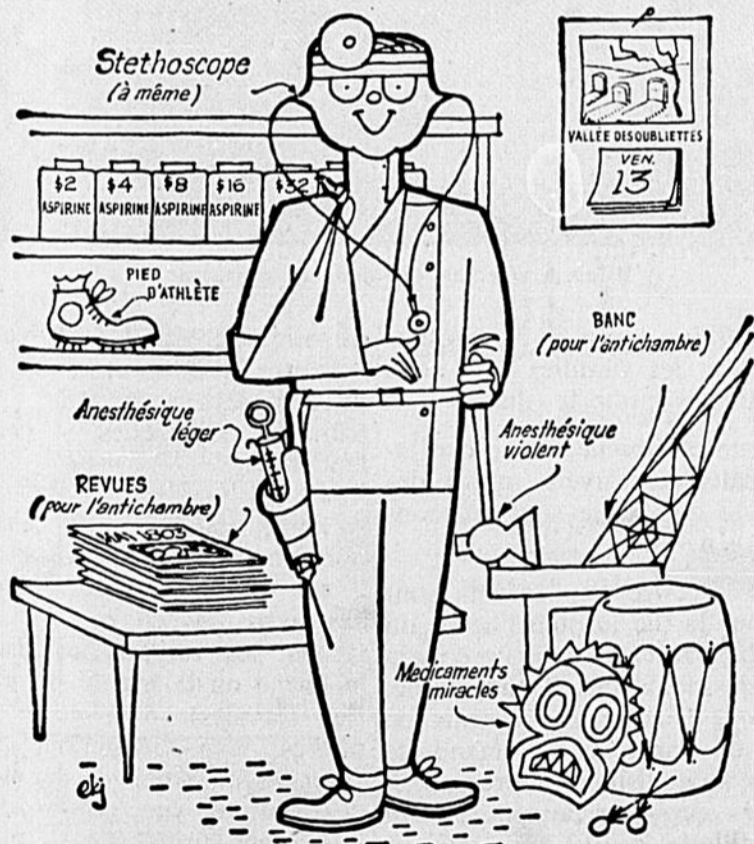
Satisfaits du travail accompli, les manifestants terminèrent leurs activités par une collation "chez Valère". C'est alors que nous pûmes contacter un représentant du groupe qui voulut bien nous fournir quelques renseignements.

"Cette manifestation, a-t-il déclaré, était organisée par le "Rassemblement pour l'indépendance nationale" (RIN), et visait à diffuser dans le public l'idée de l'indépendance politique du Québec. Il s'agissait là d'un procédé, en d'autres termes, susceptible d'éveiller l'attention des Québécois sur le problème et de faire passer l'idée.

Les motifs évoqués en faveur de l'indépendance du Québec sont d'abord l'existence d'une nation cana-

suite à la page neuf

L'étudiant bien équipé pour LA MÉDECINE



L'étudiant bien équipé pour se traiter
contre la morsure de la Pénurie
fortifie sa constitution en déposant
régulièrement dans un Compte
d'Épargne de la B de M.



BANQUE DE MONTRÉAL
La Première Banque au Canada
pour les étudiants

Succursale Ave. Darlington et Soissons:
GEORGE GALE, gérant

L'EUROPE EN AUTOMOBILE!

Achetez ou louez à Montréal votre voiture européenne:

**SIMCA — RENAULT — CITROEN
PEUGEOT — VOLKSWAGEN — PANHARD**

ou toute autre marque

Votre voiture vous sera livrée à votre arrivée en Europe
Garantie de rachat en dollars.

CONFIEZ-NOUS TOUTES LES FORMALITES DE VOTRE VOYAGE:
Réservations, hôtels, passage par avion ou bateau, assurances,
itinéraires, etc. Cartes des pays européens

Service Européen de Tourisme Automobile Enrg.

MONTREAL — 1176, rue Drummond — Tél. UN. 1-3906 et UN. 1-8200
1219, rue St-Denis — Tél. AVenue 8-4902

À LA VIE COMME À LA GUERRE

Inédit des camps de travail de l'E.U.M.C. en Israël, juin-août 1960



Des rangées entières de dents en or...

Ce deuxième jour qui commence à la tombée du premier, il y a eu au kibbutz ce qu'ici nous sommes convenus d'appeler distribution des prix, et qui réunit en une sorte de feu de camp d'un seul côté de la rampe, parents et enfants pour une fête de l'affirmation de soi à caractère particulier. Il ne s'agit pas ici de décerner honneurs au mérite des prix, mais de démontrer en jeux scéniques son habileté à représenter et à s'exprimer. Notre médiocre connaissance de l'hébreu servit à peine de second degré à notre intuition pour apprécier pareil spectacle. Spectacle en effet digne de ce nom que ce théâtre en plein air sur le terrain de la ferme scolaire; il y eut 4 pièces dont 3 en hébreu et d'inspiration biblique, une autre d'expression corporelle, hébraïque seulement par la santé des exécutantes et une 4^{ème} pièce en un anglais bousculé et ravissant.

Exécution à la diable où chacun reconnaît les travers du quotidien, puisque dans une si grande famille les enfants sont à tous, petits gnômes désinvoltes parfaitement à l'aise en perroquets savants, conscients de réciter et de tirer la révérence à tort et à travers, inepties poétiques ou non, peu importe; l'hébreu des enfants est une musique, sorte de contrepoint et

fugue, toute en gutturales précises et pourtant à peine appuyées, rosée de perles délicates, consonnes liquides d'une sensualité vocale qui s'attarde d'autant moins qu'elle est plus intense.

Ces enfants des communes savent être le centre d'intérêt, l'inquiétude privilégiée de tout un peuple d'adultes qui s'oublie; leur assurance et leur initiative éclatent de cette sécurité, l'hygiène de l'expression de soi est l'axe de toute leur éducation.

L'exubérance s'endort en souriant et nous regagnons nos modestes paillasses avec, demain, la promesse d'une première excursion — incursion — dans la réserve arabe, Nazareth. Toutes les racines deviennent serpents et pour nous protéger les pieds, nous marcherions sur la tête. Nos moustiquaires à cloisons de planches sont pour la première fois sans doute, jusqu'à la fin du camp, en ordre — les valises dorment sous les lits et nous nous passons le chasse-moustiques chimique comme un inefable cadeau. Un chacal déchire la nuit de ses plaintes, effrayant; les chèvres pleurent, pas un souffle dans les pins; seuls déjà, quelques ronflements domestiques...

Samedi, 2 juillet, tard levés s'il n'eût tenu qu'à nous, tôt

secoués, et somme toute plus frais que grognons, nous traînons un appétit de concombres jusqu'à la salle à manger. Un camion, crachotant, à banquettes implacables, nous attend, flacs voilés, là, tout à côté de la cuisine. Escalade, compilations, appel: il fait aussi chaud que dans un aspirateur, déjà! Armés de chapeaux et foulards contre la poussière, nous "sauterellons" sur la route, en direction de Nazareth. Notre kibbutz se trouve dans la région des vallées, non loin de Haifa, et pour citer un endroit connu, à une quinzaine de kilomètres de Deghania (la première commune israélienne). Après avoir parcouru, croyons-nous, une énorme distance, traversé une bonne partie de la région des vallées d'ouest en est (pour description plus détaillée, voir Guide Bleu...) nous escaladons, semble-t-il Nazareth, bâti en terrasses et notre monstre roulant, vestige de la grande armée (phase tutelle anglaise) nous verse aux abords du quartier musulman. Les ânes, entre autres, nous dévisagent — les appareils de photos enthousiastes prennent des films entiers de quotidien à peine curieux. Les souks bigarrés: ruelles étroites de tous les bazars d'Orient, inchangés depuis Charles Quint, sauf qu'on y voit aussi du plastique et que les sourires arborent des rangées étincelantes de dents en or. La rue marchande a un pied de largeur, c'est le ruisseau de toutes eaux; tout un peuple d'enfants y grouille dans l'odeur suffocante des épices et des fruits trop mûrs. Les jeunes filles s'aperçoivent bientôt d'une étrange courtoisie; une main furtive glisse aussi haut que la jambe porte encore le nom, je me retourne, il a peut-être 9 ans et rit de toutes ses dents. Le chef de groupe lui adresse quelque menace en arabe; il rit de plus belle, ils sont 4, 5 et bientôt la demi-douzaine de galants mauresques aux yeux brillants à trouver la plaisanterie de taille. Nous sommes 6 et chacune trouve 2 ou 3 chevaleresques confrères canadiens pour serrer les rangs paternellement autour de ses pas. Cette garde n'est pas superflue et se prend, s'il se peut, aussi au sérieux qu'une juste indignation l'anime devant un sans-gêne aussi précoce; selon la loi arabe des proportions, l'une d'entre nous pèse bien ses 175 livres — c'est la plus assaillie!

C'est notre premier jour de vacances depuis le 23 juin; nous marchons depuis une heure dans ce labyrinthe. Volubile, chacun dans la langue de son étonnement devant cette réserve à demi-oisive à gouvernement militaire au milieu d'un pays agressivement agricole, pacifiste par surcroît. L'Israélien voit dans ce rappel musulman local, une passion injustifiable, un poids irresponsable vis-à-vis du sol, et somme toute toujours possible

de répondre à l'appel d'un éventuel ralliement arabe. A-t-il tort ou raison? À chacun d'en juger selon la place qu'on laisse entrer le préjugé bien ou mal informé.

De plus, l'Arabe, par la coutume, est oriental, donc régressif en perspective occidentale; on absorbe son folklore, on peut difficilement l'assimiler — obstacle à un rêve de société homogène, il rejoint ici l'immigrant oriental qui rentre au sol de ses pères pour y trouver une usine séculière de rédemption du sol et des préoccupations archéologiques.

Après avoir bu force bouteilles de jus de fruit détersif, nous rentrons, attentifs, entre autre chose, à ne pas trop rebondir sur les banquettes. Nous devons d'ailleurs retourner à Nazareth avec le reste du groupe à l'occasion d'un voyage prévu dans 3 semaines en Galilée. Après la sieste, on nous envoie, suprême loisir, faire trempette



Il fait aussi chaud que dans un aspirateur...

à la piscine avant de se présenter dans les familles qui nous ont invités pour le thé.

Cette cérémonie, d'une cordialité calculée, s'avère moins décevante que ne le sont ces contacts généraux.

C'est congé; les enfants sont là pour le thé jusqu'à l'heure du coucher. Je visite avec un copain David, Jacob and Ruth Lewine, qui tous deux parlent français (en plus de l'anglais, l'allemand, le russe, le yiddish et l'hébreu), sont mariés depuis x années et ont une fillette de 13 ans, Hagar, qui ce jour-là avait invité une amie pour voir "les curiosités".

David, selon la loi du travail rotatif, est actuellement (depuis 1 an) apiculteur. Il a dû tout à coup tout apprendre sur les abeilles; il est aussi comptable et autre chose encore que j'oublie. Enfin sa bibliothèque fait tout un mur où s'appuient l'un sur l'autre Diderot, Nabokov, Somerset Maugham et William Blake, Voltaire et saint Thomas, plusieurs traités d'agronomie, un dictionnaire italien et Platon (en grec). Nous mangeons pain et miel en racontant le Canada,

le Québec (quelle différence entre le statut des Canadiens français et celui des Esquimaux?), Ruth est professeur au kibbutz même, mais dirige actuellement un séminaire de perfectionnement pour institutrices qui a lieu dans un centre avoisinant. La fillette s'abstient de répondre aux questions qu'on lui pose en anglais, mais son père affirme qu'elle s'y débrouille très bien. À la fin du séjour d'ailleurs elle me dira même quelques phrases en français avec le plus parfait accent.

Nous apprenons peu de choses, regardons beaucoup et parlons trop, mais nous serons invités tous les jours, à n'importe quelle heure à passer chez eux discuter, avec ou sans tartine, des questions qui nous viennent et des leurs.

Après le dîner, conférence officielle sur la Histadruth (Confédération Générale des travailleurs) donnée par la femme

du ministre Yosef Stal, membre de notre kibbutz, et aperçu enfin de quel sera notre rôle — distribution des tâches — pour le lendemain.

Tout, dans ce club canadien non alcoolisé se passera au vote. Nous soumettons des préférences sans savoir ce que nous ferons: les vergers, les champs, la ferme ou le travail d'intérieur (les services). 8 à cueillir des pêches, 3 à l'irrigation, une à laver le plancher de la maison des enfants (ce qu'on appelle le contact direct avec le milieu) 1 au poulailler et 2 à la buanderie:

Lever: 4 h. 30 a.m., déjeuner (1): 5 h., départ: 5 h. 30, déjeuner (2): 8 h. (1/2 heure; sur place si nous travaillons aux champs), lunch: 12 h., travail à nouveau 2 à 4 h. p.m.

Ces perspectives ne sont pas pour rassurer les allongés, demain dimanche au Canada, jour de pique-nique, lever à 4 h. 30 a.m.

Erev Tov.

Francine Tremblay

PEUGEOT "403" PEUGEOT

Démonstration sans obligation

Escompte spécial aux Étudiants sur voitures neuves ou d'occasion.

LATREILLE AUTOMOBILE ENRG.

4184 ST-ANDRÉ — LA. 2-3105*

MONTREAL 34

Représentant: Frank Salconi

BÉCAUD

Quand au début se lève le rideau, on ne voit sur la scène que les ombres d'un piano sans son couvercle, d'une contrebasse couchée, d'une batterie nickelée qui trouve le moyen de briller un peu, et d'une guitare. Alors survient le batteur qui prestissimo commence à faire cascader le rythme sur ses cuivres et ses tambours. C'est à ce moment qu'il faut accepter ou refuser Gilbert Bécaud: ou le malaise ennuyé ou l'hypnose.

Car le numéro de 90 minutes qui va suivre sera précisément ce que les rythmes sont en train d'écrire, tout ce que la spontanéité comporte de hasards, de frissons, de reculs brusques. Il sera impossible, après l'acquiescement initial, quand on se verra applaudir jusqu'à se rougir les mains, impossible de s'isoler pour se dire: "Non, mais est-ce qu'il ne va pas bientôt arrêter de bouger... Mais il fausse, l'animal... Prend-il le piano pour un clavographe?... Est-ce que j'ai payé pour entendre une voix cassée?... " Ce sera impossible, car une fois pris on ne peut se défaire de lui. Il est un tout, avec ce mouvement continu, sa voix qu'il casse sciemment, les syllabes grattées ou effleurées, les mains aussi mobiles que les traits de son visage.

Il ne laisse absolument pas à l'auditoire le temps de souffler: après chaque chanson, il empiète sur les applaudissements pour faire démarrer la suivante. Tragique dans "L'Absent", cocasse avec "Viens", comique dans "Tête de bois", il passe sans vergogne d'un extrême à l'autre. Il se révèle par cela d'une école tout à fait opposée à celle d'Yves Montand, dont le numéro est bâti en crescendos et decrescendos subtilement réglés de façon à produire la détente puis la jouissance intellectuelle. Avec Bécaud, au contraire, il n'y a pas de détente possible, car même dans les chansons douces, il donne l'impression de comprimer cette énergie qui tout à l'heure éclaboussait, et la difficulté de cet effort se transmet aux spectateurs, qui n'en sont que plus tendus.

La spontanéité de Bécaud existe, malgré tout, dans un cadre déterminé, prémédité. Car ce réflecteur qui l'accroche au passage, ce micro qui se laisse docilement démonter, ce coup de tambour à point donné, ce n'est ni du hasard ni de l'improvisation: la scène répugne à cette sorte de coïncidences. Il faut plutôt voir là un sens du spectacle tout à fait exception-

nel, une technique de scène orientée par Bécaud dans le sens bien précis de sa personnalité, technique d'autant plus parfaite qu'elle ne se laisse pas voir facilement. Il se sert de tout, de ses qualités comme de ses défauts, des objets inertes sur la plateau comme des réactions de l'assistance. Il joue avec tout, y compris les conventions de la scène: pendant de très longs moments, il tourne complètement le dos au public, et à chaque fois l'effet est réussi. Il faut voir Gilbert Bécaud. Car comparés au spectacle, ses disques, pour colorés qu'ils soient, ne disent presque rien du phénomène qu'il est.

Parenthèse. Je me demande quelle idée saugrenue l'on a eue de foutre dans la première moitié du spectacle les artistes de vingtième ordre que sont ces Ballets Untels soi-disant espagnols, ce déprimant personnage qu'est Gilles Pellerin. Pour le public, c'est une pure perte de temps, et pour les impressarii, une perte inutile d'argent. Pauline Julien à elle seule aurait mille fois mieux fait l'affaire, et la soirée aurait eu l'avantage d'être agréable du début à la fin. Fin de la parenthèse.

Stéphane Venne

F.E.U.C.C. NOUS ÉCRIT

LA PRÉSENCE DE « PRÉSENCE »

Il est toujours plus facile de démolir que de bâtir. La critique acerbe de Luc Martin sur le dernier numéro de "Présence" le prouve suffisamment. "Présence" est un journal culturel interuniversitaire consacré à la recherche de solutions aux problèmes sociaux contemporains. Il est l'organe officiel de la FEUCC (Fédération des Etudiants des Universités Catholiques du Canada). Il communique une pensée et traite de problèmes contemporains. Ce qui a été fait. Certaines affirmations de Luc ne sont pas sans fondement. Ce que nous lui reprochons, c'est son attitude vexante et décourageante envers une équipe qui essaie ses ailes. Je crois qu'il faille plus que de "concéder à l'équipe de rédaction les intentions les meilleures voire les plus nobles" et voir dans une pensée transmise, surtout quand c'est celle d'un étudiant, une pensée qui se forme. Donc une pensée qui n'est ni parfaite, et qui ne prétend pas non plus l'être. Le métier d'écrivain est un dur et long métier et mérite d'être encouragé plutôt que d'être avorté.

La critique est d'autant plus déplacée qu'elle vient de l'U. de M. où parmi cinq mille étudiants il a été impossible de trouver un nombre suffisant de bonnes volontés pour continuer de publier ce journal dont nous avons la responsabilité depuis cinq ans. L'Université d'Ottawa a

assumé cette charge. Laissons-lui au moins le temps de faire ses preuves. Si nous croyons avoir une pensée plus profonde, plus claire, plus éclairante et plus lucide, je suis certain que la nouvelle direction de "Présence" se fera un devoir d'accepter des collaborateurs aussi qualifiés.

"Présence" nous est revenu. Prenons-y ce qui nous est utile, collaborons pour en augmenter la qualité, et en critiquant, car la bonne critique est toujours saine, gardons-nous de déblayer d'un seul coup sans égard aux multiples difficultés que le travail que nous démolissons comporte. Seuls ceux qui ne font rien peuvent agir ainsi. C'est ce qui m'empêche de comprendre cette attitude négative de mon confrère de Philo.

Roland Gosselin,
Président national
de FEUCC

Tenue de Gala EN LOCATION



Le plus grand choix au Canada de vêtements de cérémonie.

Les plus récents modèles — parfaitement ajustés à votre taille.

ESCOMPTE
AUX
ÉTUDIANTS

CLASSY
Tenue de gala

1227 Carré Phillips UN. 1-9628
1168 est, rue Ste-Catherine LA. 6-8831
6964 rue St-Hubert CR. 1-1166
4066 Avenue du Parc CR. 2-6704

Prochainement
au
Programme

CALENDRIER UNIVERSITAIRE

16 FÉVRIER
8 h. p.m. Grand Salon du Centre Social
Conférence sur "La Misère au Brésil"
organisée par les Chantiers.

16 au 28 FÉVRIER
Exposition de livres français au 4^e étage
du Centre Social.

20 FÉVRIER
12 h. 30 p.m. Hon. René Lévesque au Grand Salon.

21 FÉVRIER
12 h. 30 p.m. Réunion pour la formation du conseil
étudiant re: Armes nucléaires — Grand Salon.

Dites des
Player's, s'il vous plaît

LA CIGARETTE
LA PLUS DOUCE. LA PLUS SAVOUREUSE

Player's
NAVY CUT
CIGARETTES
"MILD"

COUP DE THÉÂTRE À LA FACULTÉ DE DROIT

On nous apprend que les étudiants de la Faculté de Droit présenteront encore un spectacle cette année. On nous dit même qu'il sera d'une très grande qualité, puisque, pour la première fois, les étudiants présenteront une pièce déjà composée et qui a fait ses preuves. Il s'agit de "12 hommes en colère" de Reginald Rose, adaptation du scénario du film primé à Cannes et à Berlin, "Twelve Angry Men". La pièce sera présentée pour la première fois en français devant le grand public montréalais. L'adaptation a été écrite par André Obey (l'auteur de "Noé"). Certes un tel spectacle dépasse le cadre habituel de tout ce que la Faculté de Droit a présenté jusqu'ici. En effet, le spectacle est susceptible d'intéresser le grand public, puisqu'il s'agit d'une pièce que les metteurs en scène de Montréal rêvent de monter depuis quelque temps.

Les étudiants de la Faculté de Droit ont réussi à se réserver les droits d'auteur, ce qui leur donne, pour le mois de mars, l'exclusivité des représentations. Nous attendons donc avec impatience que commencent les représentations d'une œuvre qui a fait sensation en Europe et en Amérique.

la peinture à... l'Œil

LA SPIRITUALITÉ DE KANDINSKY

L'esprit poétique ! La poésie !

Chaque peinture vraie est poésie.

Car la poésie ne se fait pas seulement par l'usage des mots, mais aussi par les couleurs organisées, composées: ainsi la peinture est une création poétique picturale.

Elle possède ses propres moyens d'être une "poésie pure". C'est la peinture dite "abstraite" qui "parle" (ou "récite") par ses formes exclusivement picturales — un avantage sur la poésie des mots. La source de ces deux langages est la même, la racine est commune: l'intuition = l'âme.

De ce point de vue il n'y a aucune différence entre Peinture — Poésie — Musique — Danse — Architecture.

L'art entier.

Kandinsky

Dans une salle de musée, un homme à l'allure "correcte", élégamment vêtu, médite devant une toile de Monet (Les Meules). Nous sommes probablement à Moscou, aux environs de 1896. Cet homme c'est Wassili Kandinsky qui, avant d'être peintre, fut professeur de Droit et d'Économie. Derrière son pince-nez, quel est l'objet de sa méditation ? En présence de ce tableau qui lui révèle le "langage miraculeux et direct des couleurs", il se pose cette question: "Le peintre n'a-t-il pas le droit d'aller plus loin et d'abandonner la nature et l'objet ?"

En peu de mots nous sommes renseignés sur plusieurs points: "la circonstance" est un regard sur une peinture en tenant compte naturellement d'intuitions et d'orientations antérieures. Les origines de son art et plus exactement, le "terrain natal" de cet art, Kandinsky lui-même nous les a indiqués: ce sont à la fois l'art religieux russe du XIV^e siècle (la peinture d'icônes) et le folklore de son pays, en particulier celui qu'il découvrit en 1889, au cours d'une mission ethnographique dans le nord de la Russie. "J'avais l'impression, écrit-il, de me promener à l'intérieur de la peinture" c'est-à-dire: des couleurs vives, libres et pures, telles qu'elles sont employées dans les costumes populaires.

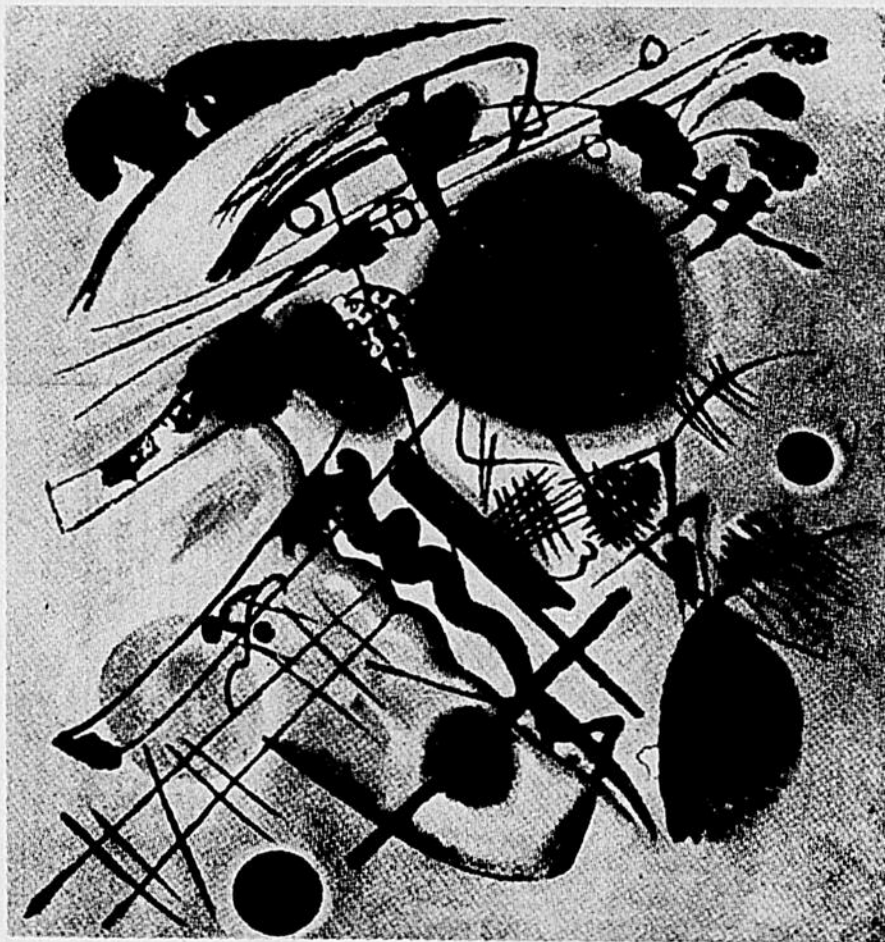
Mais on ne comprend bien la situation historique de Kandinsky et le sens de son message, que si l'on cherche par quel lien cette peinture marquée par l'Orient se rapproche de l'art occidental. Ainsi la révélation où le lien se fera par l'Impressionnisme. Contrairement au cubisme, qui se détourne du monde pour construire presque contre lui, autre chose, un autre objet: l'impressionnisme

et après lui le fauvisme, ne dissocient les apparences de la nature que pour retrouver et chanter sa beauté et son rythme profonds. Le cubisme est pour une part importante une construction rationnelle, mais impressionnisme et fauvisme sont un lyrique cosmique. On voit alors que différemment de l'abstraction de Mondrian, issue du cubisme, celle de Kandinsky, qui reçut le choc des deux autres, n'a jamais rompu le contact avec la vie et c'est de celle-ci que le peintre en cherchera la racine la plus profonde, la plus pure: la plus abstraite.

C'est donc ainsi que Kandinsky est abstrait et l'ampleur et l'actualité de son message nous viennent du fait qu'il fut le premier, bien avant son oeuvre abstraite (1910) à sentir la nécessité d'une rupture avec "l'objet" ou les apparences du monde extérieur.

Si nous connaissons la circonstance, nous connaissons aussi l'intention: aller plus loin et le moyen: abandonner la nature et l'objet. Le pourquoi, il en fait le sujet de son maître-livre: "DU SPIRITUEL DANS L'ART et dans la peinture en particulier" ("La vie spirituelle à laquelle l'art appartient aussi..."). Avec sa grande découverte de 1910 il réussit à créer des formes complètement libres. C'était l'intuition et l'esprit qui avaient amené Kandinsky à de nouvelles réalisations artistiques fondées sur le libre développement pictural des formes et des couleurs. Chargées des forces psychiques de leur créateur, elles feront appel désormais à la vitalité émotionnelle de l'homme. Pour lui une longue période de matérialisme a détourné l'art de son but, l'a dégradé, l'a isolé. Si l'artiste entend l'appel et suit la montée du triangle

spirituel, il trouvera "dans sa personnalité, même insignifiante, une possibilité de ne pas voir seulement dans l'objet la pure matière de la période réaliste, reproduit "tel quel" sans imagination, mais aussi ce qui le dépasse. Davantage, dès que transparait dans la matière qui lui est propre, l'intime expérience de l'artiste et la puissance d'émotion qui la rend communicable aux autres, l'art entre dans la voie au bout de laquelle il retrouvera ce qu'il a perdu, ce qui deviendra le ferment spirituel de sa reconnaissance. L'objet de sa recherche n'est plus l'objet matériel concret auquel on s'attachait exclusivement à l'époque précédente — étape dépassée — ce sera le contenu de l'art, son essence, son âme..."



Tache noire — Peinture — 1920

Il ne s'agit pas là d'une nouvelle "manière de peindre", mais bien d'un bouleversement total dans la façon de concevoir l'art et la vie. C'est une confession philosophique et presque religieuse en la puissance et la réalité d'une vie émotive que ne pouvait exprimer qu'une esthétique nouvelle, un langage qui lui correspondit. Évidemment, cela impliquait une transmutation des valeurs sur lesquelles reposait jusqu'ici la notion de beauté. Il s'agissait, ainsi que le dit Kan-

« CHACUN SA VÉRITÉ »

Le Théâtre du Nouveau Monde, n'ayant pu conclure d'entente avec les directeurs du théâtre Orpheum, terminera sa neuvième saison à la Comédie Canadienne. Dès le 8 avril prochain, il y présentera CHACUN SA VÉRITÉ, de Pirandello, dans l'adaptation française de Benjamin Crémieux. La célèbre pièce de Pirandello sera mise en scène par Jean Gascon. Robert Prévost, spécialement de retour de Paris où il était en séjour d'études, en signera les décors. Gabriel Gascon, Guy Hoffmann, Jean-Louis Roux et Janine Sutto feront partie de la distribution.

En outre, dès le 30 mai, et pour une série de représentations très limitée, le Théâtre du Nouveau-Mon-

de présentera LES CHOEPHORES, d'Eschyle. Un soin tout particulier sera apporté aux répétitions de cette pièce, les directeurs du Théâtre du Nouveau Monde étant persuadés que le grand classique grec conserve toujours sa valeur de choc sur le public. Jean-Pierre Ronfard, directeur de la section française de l'École Nationale de Théâtre du Canada, a fait une nouvelle traduction des CHOEPHORES. C'est également lui qui mettra en scène le chef d'oeuvre d'Eschyle. Gabriel Charpentier écrira la musique de scène alors que Suzanne Rivest dirigera les évolutions des chœurs. Charlotte Boisjoli, Jean Gascon et Dyne Mouso feront partie de la distribution.

dinsky, "d'une nouvelle harmonie de la beauté qui d'abord, comme toujours, ressentie comme désharmonie (laideur)". Elle ne deviendra efficace (ainsi le prophétise-t-il) que "dans le siècle à venir qui sera le siècle de la vie intérieure".

Désormais l'art et la vie sont liés. La vie doit affluer dans l'art non par une imitation extérieure, mais par un jaillissement des sources vivantes de l'âme, et c'est ainsi que par le médium de l'âme, elle pénètre dans le coeur et l'esprit.

mais parce qu'elles sont nécessaires ou non dans le tableau avec des sonorités. L'artiste a non seulement le droit mais le devoir de manier les formes de la manière qu'il juge NÉCESSAIRE pour atteindre SES BUTS." "On ne peut donc plus qualifier de "bien peint" le tableau dont les valeurs sont exactes, mais celui qui possède une vie intérieure totale. Mérite seul également d'être appelé "bon dessin" celui auquel on ne peut rien changer sans détruire cette vie intérieure..."

Il ne s'attacha jamais à la forme abstraite pour elle-même, mais pour la "nécessité intérieure" pour le "contenu qui devrait toujours la dicter". Orienté vers un avenir lointain, Kandinsky ne pouvait que heurter profondément le matérialisme de son temps, dont l'extérieur brillant ne faisait que dissimuler le vide d'une vie intérieure. Il regrettait que l'artiste emploie son génie à flatter les besoins inférieurs et demandait que l'art retrouve ce qu'il avait perdu, ce contenu que l'art seul peut saisir et qu'il peut seul exprimer clairement par les moyens qui lui appartiennent en propre. "Mais construire sur une base purement spirituelle est un travail de longue haleine."

Et il ajoutera "Nous ne sommes pas assez avancés en peinture pour être déjà impressionnés profondément par une composition de formes et de couleurs totalement émancipées."

"Cependant, après avoir atteint ce tournant spirituel auquel nous sommes arrivés, l'esprit humain, entraîné dans les tourbillons qui l'assaillent, a pris un rythme de plus en plus rapide. Sa base "la plus solide" la science positive, a été emportée et, maintenant devant lui, s'ouvre la perspective de la dissolution de la matière. On peut dire avec certitude que peu de temps nous sépare de la composition pure."

Wassili Kandinsky voulut sans doute sauvegarder la mission la plus haute de l'art, langage universel: Hausser l'homme à la pointe du triangle, cette idéale figuration de la spiritualité ascendante.

Gilbert Marion

SAMEDI SOIR

PRIMEUR AU CINÉ-CAMPUS

URGENT

Claude Léveillé et Pauline Julien se manifesteront en un récital donné à l'Auditorium du Collège St-Laurent jeudi, le 16 février. Ce sont là deux des rares "valeurs sûres" de la chanson au Canada français et il convient d'aller les applaudir. L'art de la chanson, à tort considéré comme mineur, subit ici le sort des saucisses: fabrication en

série, donc qualité minable. Malgré tout, il subsiste quelques "purs" parmi lesquels on compte Claude Léveillé et Pauline Julien, non encore submergés par la prostitution qu'est notre industrie du disque. Au récital de l'Auditorium St-Laurent, le prix d'admission sera de \$1.00 pour les étudiants.

LE CARNAVAL ET LES ARTS

Jeudi dernier, le Carnaval donnait dans les arts. Spectacle le midi, concert le soir, il y en avait pour tous les goûts.

LE SPECTACLE DU MIDI

D'abord Jean-Marc. Agréable sans plus. Il est dommage quand même que lorsqu'il ne chante pas ses propres chansons il choisisse un répertoire si connu. Ensuite Marc Laurendeau. Dans son premier monologue, "Inspector Way", malgré les scintillantes pointes d'humour, il est dommage qu'il ait dû s'aider de son texte: souvent cela a nui aux rires, en brisant le rythme général et en empêchant l'empilade accélérée des effets comiques. Son second numéro avec Marcel Saint-Germain était parfait: réglé, précis, crevant. Remarquons d'ailleurs que Saint-Germain est un comique remarquablement sûr. Il est à espérer qu'on saura prochainement mettre à profit son immense talent dans un spectacle de plus grande envergure (je n'ose préciser...), Enfin il y avait Clairette. Comme toujours, elle était bonne.

LE CONCERT CARNAVAL

On nous présenta d'abord le trio Connie Ramzay. Au début, ça n'allait pas trop fort. Il y eut de légères mésententes entre le pianiste et le contrebassiste. Mais bien vite cela fut corrigé. Malheureusement, l'amphithéâtre a un bon acoustique, mais il est un peu froid, et le jazz, même le "cool", demande une certaine chaleur (malgré le jeu de mots paradoxal). Cependant, malgré ce handicap, à partir de "Old Man River", il s'est créé une certaine atmosphère. Bien sûr ce n'était pas du jazz vrai de vrai, pur de pur. C'était quelque chose de flou entre le swing et le cool; c'était de la musique sans véritable "personnalité". Mais au moins c'était convenable. Et pour du jazz montréalais, c'est très bon, être convenable. C'était propre et honnête: des oeuvres connues: Chicago, Old Man River, Feuilles Mortes, un pot-pourri, tout cela avec des improvisations simples mais agréables. Peut-être avec trop de fioritures, pas assez de dépouillement. Trois assez bons interprètes, malgré leur "abondance" pas assez stylisée.

Après il y avait Aglaé. Semblable à elle-même. Avec de bonnes chansons ("J'ai des envies"). Il est dommage qu'elle se soit crue obligée de répondre aux applaudissements en revenant finir avec "Alouette". Cela fit tomber totalement l'effet progressif de son numéro. Finalement, pour clore cette première journée de Carnaval, il y eut le Choeur Bleu et Or. Proprement extraordinaire. Merveilleux. Cela était reconfortant pour ceux qui pensent encore que l'Université peut produire quelque chose de valable dans le domaine du Beau. Il faut avouer que cela est rare. En face des autres Universités, la nôtre fait ordinairement triste mine sur le plan de l'Art. (Exemple: le "Murder in the Cathedral" de McGill il y a quelques années.) Mais pour le Choeur Bleu et Or, là, chapeau, chapeau, et chapeau. Cette Messe Impériale était fantastique, chœur, solistes, et tout. Au début, le Kyrie hésita un peu. Mais à partir du Credo, là on était parti. Et pour de bon. Fernand Graton est ce qu'un artiste canadien-français a le plus de difficultés à être: subtil. Subtil comme dans ces trois Sanctus où le chœur lui obéit comme un clavier: au doigt. Le sommet du concert fut cette partie tragique du Credo, autour de l'Incarnatus Est. Là c'était beau. On ne peut que répéter ça. L'ombre au tableau: le public. Infect. Une salle à moitié vide et qui se vidait régulièrement tout le long de l'exécution. Parmi ceux qui restaient, il y avait de nos sémillantes poutchinettes et de nos pétulants carabins qui agrémentaient l'audition de ces plaisanteries carrées dont s'accommode si bien la musique de Joseph Haydn. C'était quand même dommage d'avoir à entendre les artistes après le spectacle. ("L'Université, tu parles d'un public de c..."). Mais je suppose que c'est inévitable. Alors, Choeur Bleu et Or, puisque vous allez chanter en province et qu'on parle même de cet extraordinaire projet de voyage aux Etats-Unis, tâchez de trouver un meilleur public que celui de vos "confrères". Nous, les dix ou vingt qui applaudissons du mieux que nous pouvions dans la brume générale, on s'arrangera bien pour vous entendre encore.

Denys Arcand

«LES FOURBERIES DE SCAPIN»

À LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Ceux qui ont trouvé à redire sur les pièces au programme de la Comédie-Française, cette année, n'ont certainement pas pu être désappointés, malgré toute leur bonne volonté, par "Les Fourberies de Scapin", tel que Robert Hirsch en donne l'interprétation dans le rôle-titre.

Évoluant dans un costume neuf, aux couleurs vives, et dans des décors superbes, signés de sa propre main, successivement ou simultanément mime, clown, danseur, acrobate et parfaitement le fourbe qu'il doit être, prolongeant ou ressuscitant la lignée des Dave et des Zanni et rappelant la brillante virtuosité des Jovet, Copeau, Barrault, ce comédien est sans doute la révélation de l'heure.

On sait que Molière jouait lui-même Scapin, conservant son habitude de se réserver les rôles les plus substantiels ou les plus ingrats. Malgré ses quarante-neuf ans, déjà miné par le mal qui allait l'emporter deux ans plus tard, il se désamait dans un personnage qui essouffle les comédiens les plus jeunes et les plus résistants. Il devait tenir à Scapin comme il avait tenu à Alceste, le premier traduisant un versant précis de sa personnalité: le Molière qui laisse triompher l'hilarité sur l'aigreur, la gaieté sur la mélancolie, l'intérêt de l'aventure et de la débrouillardise sur l'apathie et la nonchalance.

Scapin est réellement le centre de la pièce si mouvementée, dont l'intrigue cocasse, enchevêtrée à souhait et plus importante que le dessin des caractères, ne laisse pas de rebondir et de provoquer le rire. C'était le seul but de Molière. Et on se demande aujourd'hui pourquoi Boileau lui fit la moue dans le distique qui ne doit sa célébrité qu'à son aberration.

La distribution n'offre pas de faiblesse. Comme Jacques Charron, en Sylvestre, sait bien tout de suite, mettre en exergue le contraste entre sa passivité débonnaire et le débordement endiablé de Scapin!

Pour Georges Descrières et Michel Bernardy, respectivement dans Léandre et Octave, ils ont les qualités de jeunes premiers des comédies de Molière: la courtoisie, l'emportement, l'aveuglement devant l'amour, et une certaine banalité.

Michel Aumont offre la composition honnête d'un Géronte perdu dans un habit crasseux quasi-centenaire et le chaînon interminable et pendillant des clefs de ses trésors.

Argante se trouve confortablement campé en René Camoin, vieillard bedonnant, toussoteux, vaniteux et crédule. Geneviève Fontanel représente bien Hyacinthe, et Micheline Boudet donne une vitalité et un engouement saisissant à Zerbinette, la "crue Égyptienne". Le monologue où elle conte naïvement à Géronte les mésaventures si drôles d'un vieil avare victime des malices d'un fourbe, aussi habile à raconter ses exploits qu'à les exé-

cuter, compte parmi les moments les plus désopilants.

La mise-en-scène de Jacques Charron fait montre d'une excellente intégration et d'un parfait équilibre entre les périodes de mouvement intense, les moments moins rapides ou de courts silence, souvent plus éloquentes et plus efficaces que des tirades entières.

* * *

L'autre pièce au répertoire, attirant moins l'attention parce que s'exhibant avec moins de brio est "L'impromptu de Versailles".

Quelques éléments nous ont frappés ici. D'abord, la somptuosité des costumes, spécialité de la Comédie-Française, en antithèse étonnante avec la sobriété du décor, idées de Suzanne Laliq. En second lieu, l'interprétation magistrale de Georges Descrières en Molière. La pièce ne prend de sens en effet, que si l'on sent revivre ce personnage, fabuleux entre tous, que fut Molière, comédien complet et créateur d'un nombre infini de personnages. Or Descrières nous a semblé réussir ce tour de force, usant du naturel, de la simplicité, de l'alliage difficile et combien délicat de l'autorité et de la tendresse que Molière savait avoir à diriger les tempéraments volontiers capricieux des comédiens.

"L'impromptu de Versailles" a plus d'importance qu'on peut le croire. Il ne se situe pas du tout dans la trajectoire des grands chefs-d'oeuvre à caractères immortels d'Harpagon, de Don Juan et de Tartuffe, mais sa valeur en est plutôt une de documentation. C'est en effet le seul endroit où Molière nous parle directement de lui. Comme bon nombre de grands artistes, il nous a laissé peu de détails touchant la théorie de sa création, et ceux-ci sont d'autant plus précieux qu'ils sont plus rares.

Suite naturelle à "La critique de l'École des Femmes", l'impromptu contient des passages aussi significatifs que ceux-ci: "Son dessein est de peindre les

moeurs sans vouloir toucher aux personnes, et que tous les personnages qu'il représente sont des personnes en l'air, et des fantômes proprement, qu'il habille à sa fantaisie, pour réjouir les spectateurs."⁽¹⁾

"Comme l'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, et principalement des hommes de notre siècle, il est impossible à Molière de faire aucun caractère que ne rencontre quelqu'un dans le monde."⁽²⁾

"Et, sans sortir de la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractères de gens où il n'a point touché?"⁽³⁾

"Molière aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra; et tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle au prix de ce qui reste."⁽⁴⁾

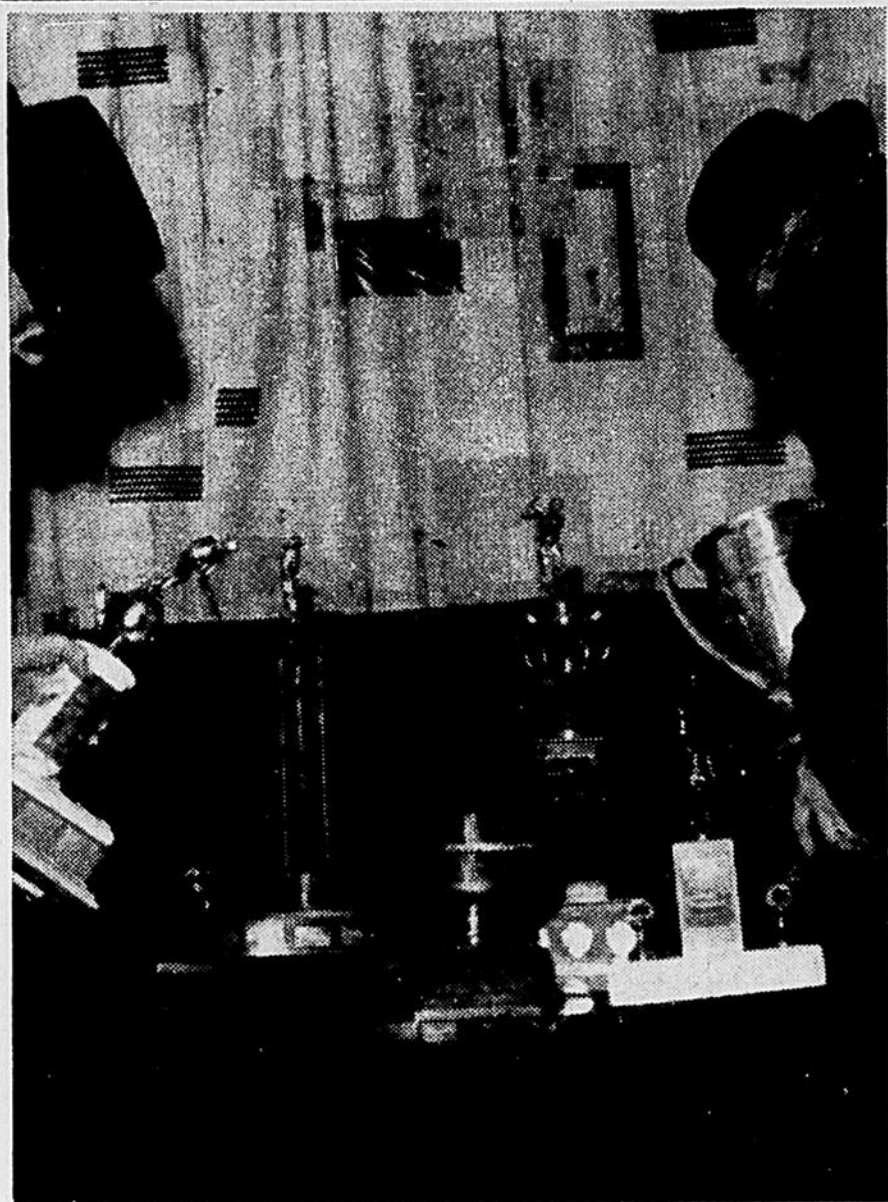
Henri Abran

⁽¹⁾ - Brécourt, Sc. IV.

⁽²⁾ - Molière, Sc. IV.

⁽³⁾ - Molière, Sc. IV.





INTERPOL (Y) FACE AU MYSTÈRE !

Un des comités de la pègre universitaire fait des siennes. Dans la nuit du 6 au 9 (six au neuf) février, les membres du C.V.T. se sont infiltrés dans l'École Polytechnique pour faire main basse sur les trophées qui s'y trouvaient. De source bien informée, Poly aurait mis sur pied un comité d'enquête pour s'occuper de l'affaire. Le C.V.T. détient jalousement les trophées espérant une forte rançon.

Comité des vols de trophées

Montréal, 11 (P.D.)—La confusion la plus totale règne en Laurentie. Les rumeurs les plus contradictoires circulent au sujet de la disparition de l'ancien premier ministre Danny Boy, détenu ces derniers temps dans la province dissidente de l'Estrie. Le plus grand quotidien français d'Amérique, "La Frousse", dont on connaît l'influence sur l'attitude du Laurentien moyen, titrait sur sept colonnes: "TROUVER DANNY BOY mort ou vif". En effet, on craint en certains milieux que Danny Boy qui avait été déposé à la suite de son conflit avec le président Drapovubu n'ait été assassiné et que l'évêque René, président de l'Estrie, ne cherche qu'à camoufler ceci en annonçant la présumée évasion. A l'O.N.U., l'Espagne et la Chine nationaliste ont demandé une réunion d'urgence du Conseil de Sécurité, appuyés par les autres pays partisans de Danny Boy, dont le Nicaragua, le Guatemala, le Paraguay et l'Afrique du Sud.

Entre temps le colonel Gobby Haque, qui avait remplacé Bébert Gangloux au tout début de la crise laurentienne, a ordonné une surveillance toute spéciale autour de l'Iberville. Il y a deux semaines, un coup de main réalisé par Jean-Marie Briléo et ses "redlaïtiens" a permis l'établissement à St-Jean (qu'ils ont rebaptisé Momoville) d'un gouvernement pro-Danny Boy. Le chef des armées laurentiennes, que les "redlaïtiens" surnomment "le maudit français", a déclaré dans une conférence de presse que tout sera fait pour éviter une jonction entre Danny Boy et ses troupes, et le recapturer si possible. Gobby Haque a en outre ordonné une investigation sur la disparition d'armes et surtout de plusieurs canons dans les garnisons de la métropole.

AU CONGO QUÉBÉCOIS

DANNY BOY EST DISPARU

Dans l'Estrie les mercenaires barbus de Mgr René, recrutés dans les Caraïbes et à l'École des Beaux-Arts, sont à la recherche de Danny Boy. Des barrages ont été installés sur toutes les routes, pour identification des voyageurs, et dans plusieurs villes on a fouillé systématiquement toutes les maisons. La tête de Danny Boy a été mise à prix: 100,000 dollars pour sa capture. Le trésor de l'Estrie étant à sec, on pense que l'évêque de Lauriourbourg a avancé cet argent de sa fortune personnelle. Le clergé laurentien est traditionnellement très pauvre, mais l'évêque René a perçu de fortes sommes avec la publication de ses livres et de ses articles, et surtout avec ses nombreuses apparitions à la télévision, où ses idées ont pu avoir une large diffusion, ce qui lui a valu à la fois une grande popularité et le sobriquet de "L'évêque Rouge".

Mais des malins pensent que ces 100,000 dollars ne seront jamais dépensés. Mort naturelle, assassinat ou fuite? Le mystère reste complet au sujet de la disparition de

Danny Boy. De toutes façons, nous assistons à un tournant décisif de la crise laurentienne. La balance du pouvoir tombera peut-être dans les mains de Frack N'Laye, grand cacique de la tribu des moditterasses. Mais celui-ci semble attendre, pour se prononcer, que la situation évolue définitivement vers un côté ou vers l'autre.

Les étudiants, eux aussi, sont profondément divisés. Ils ont été convoqués à une assemblée spéciale pour demain par leur président, Marcel Prudomumu, et adopteront peut-être une ligne de conduite commune. La situation confuse et embrouillée qui règne actuellement peut se perpétuer encore longtemps, mais on peut s'attendre aussi à un dénouement prochain de la lutte entre Drapovubu et Danny Boy. Les prochaines heures devront nous fixer sur ceci.

T. Sammy Squi
envoyé spécial de la
presse dissociée

UN MESSAGE DU PRÉSIDENT

Certains d'entre vous seront invités à répondre à un questionnaire portant sur la MOTIVATION dans le choix d'une carrière. Cela fait partie d'une enquête nationale dirigée par le Prof. Robson de l'U.B.C. et administrée ici par le Département de sociologie.

Je fais appel à votre sens de la solidarité pour répondre à ce questionnaire de première importance dont les résultats intéressent tous les milieux étudiants.

Merci à l'avance pour votre coopération.

Jean Rochon, président

M. GEORGES BOURGEOIS

TRENTE-CINQ ANS AU SERVICE DES ÉTUDIANTS

Il y a 35 ans, c'est-à-dire au temps où l'Université était encore située sur la rue St-Denis, M. Bourgeois, maintenant Directeur du Service d'Achat, commençait sa longue carrière parmi les étudiants. A ce moment, il était comptable à la trésorerie de l'Université. C'est donc dire qu'il connaît bien les étudiants après de si longues années passées parmi eux.

Ce qui frappe le plus en parlant à cet homme, c'est de voir la grande affection qu'il a pour les étudiants. Voilà sans doute pourquoi il veut autant que possible leur venir en aide. Et, au Service d'Achat, c'est justement ce en quoi consiste son rôle. Il doit essayer d'obtenir tout ce

dont on a besoin à l'Université, autant meubles qu'appareils de laboratoire, et volumes, enfin tout ce dont se servent les étudiants, au meilleur marché possible, et dans des qualités supérieures.

M. Bourgeois dirige aussi les opérations du magasin. Il explique que là aussi, il essaie de faire bénéficier les jeunes de tous les escomptes et bas prix qu'il peut obtenir. "Le magasin, dit-il, n'opère pas à profit. C'est un service pour l'étudiant. Beaucoup semblent l'ignorer. Mais ils n'ont qu'à s'informer des prix ailleurs pour vite revenir de leur erreur. En tant que membre du Purchasing Agents Association, association dont je fut d'ailleurs

président en '52, je me suis fait beaucoup de contacts dont je puis maintenant faire profiter les étudiants en leur procurant ce dont ils ont besoin à meilleur compte."

Interrogé sur les changements les plus évidents pour lui dans le milieu universitaire, depuis 35 ans qu'il y vit, M. Bourgeois déclare que tout d'abord il semble de plus en plus facile pour les jeunes d'obtenir des bourses et subventions nécessaires à leur éducation. "Quand je pense au temps où je travaillais à la caisse, et où il était à peu près impossible pour les étudiants de boucler leur budget, je suis bien content de voir les progrès qui ont été faits de ce côté, même s'il y a encore beaucoup à faire."

"Une très grande évolution s'est faite aussi au niveau spirituel chez les universitaires. Une mentalité plus large se développe maintenant. L'autorité accorde en effet de plus en plus de liberté à l'étudiant, qui, de son côté, sait de plus en plus faire valoir ses idées, émettre ses opinions."

D'après M. Bourgeois, le sort de l'étudiant en général depuis 35 ans s'est de beaucoup amélioré. Il faut donc le remercier ici de la collaboration qu'il a pu apporter à ce progrès, et lui souhaiter d'être encore longtemps parmi nous.

France Demers

CINÉ-CAMPUS

à l'affiche:

SAMEDI PROCHAIN

8.30 h.

Auditorium - U.deM

"LES CONTES DE LA LUNE VAGUE..." ENTRÉE GRATUITE

chef-d'oeuvre japonais

Samedi, le 18 février

Dow
FAIT RESSORTIR TOUTES LES QUALITÉS DE LA BIÈRE...
GRÂCE À SON MULTI-MÉLANGE PARFAIT



Nous certifions que la bière DOW est "CLIMATISÉE" selon un procédé exclusif durant toutes les étapes de sa fabrication. Ce procédé est soumis à une vérification constante assurant ainsi à la bière DOW une qualité uniforme.

R. H. Wallace, Ph. D.

Dr R. H. Wallace

Directeur du contrôle de la qualité

SEULE DOW EST CLIMATISÉE

QUÉBEC À L'O.N.U.

suite de la page trois

dienne-française à l'intérieur du Canada, dotée de son propre territoire, le Québec. Elle a manifesté depuis la conquête une volonté non équivoque de survivre et de conserver son caractère français. Malgré cette attitude fondamentale chez elle, elle ne saurait parvenir à sa pleine maturité et s'épanouir vraiment dans l'état actuel des choses. La Confédération, en effet, perpétue dans un statut de minorité, qui s'accroît à mesure que l'immigration vient grossir les rangs du groupe ethnique canadien-anglais. La centralisation qui s'identifie à la Confédération constitue une menace sérieuse d'assimilation des Canadiens français, le seul fait qu'elle leur enlève la maîtrise d'une partie importante de leurs destinées, au profit de la majorité anglaise. Cette situation ne semble pas comporter d'issue: ce sera à plus ou moins long terme l'éclatement de la Confédération ou l'assimilation de la nation canadienne-française.

L'indépendance politique permettrait une prise de conscience nationale plus grande de la part des Canadiens français. Ils se sentiraient chez eux dans leur propre pays au lieu de n'être qu'une minorité "différente" des autres, obligée de réclamer à grands cris quelques mots de français et le respect de ses droits élémentaires, du sentiment déprimant de se savoir méprisée succéderait la fierté de posséder ses propres institutions politiques, pour notre nation, où la langue employée serait sa langue, et qui apparaîtraient comme l'oppression de son esprit propre et non de l'es-

prit anglo-saxon qui est celui du Canada. Enfin l'accès à l'O.N.U. consacrerait la personnalité du Québec sur le plan international et augmenterait son rayonnement à l'intérieur.

Parler indépendance ne signifie pas couper Québec du

reste du Canada et rompre tous les liens économiques qui nous lient aux États-Unis. Il ne s'agit nullement d'entretenir une attitude fermée et de xénophobie. Personne ne le prétend. Confondre ce que nous appelons indépendance avec autonomie relève de la naïveté ou de la mauvaise foi."

Ce sont là, très brièvement quelques-uns des motifs qui inspirent les participants à l'indépendance du Québec. Si nous nous attendions à dé-

couvrir chez eux du fanatisme, de l'étroitesse d'esprit ou l'élucubration d'esprits malades, l'honnêteté intellectuelle la plus élémentaire nous obligerait de rectifier nos conceptions. Les arguments qu'ils apportent sont sérieux, reposent sur des fondements indéniables et méritent d'être considérés sur une base rationnelle. Il n'y a pas d'autre attitude que de discussion si l'on prétend à un certain degré d'intelligence... Car il est vraiment trop facile de les réfuter par

un simple sourire, empreint de condescendance et de pitié à l'égard de pauvres exaltés et de suffisance toute empreinte de majesté à l'égard de sa sagesse. Les masques ne sont plus de saison, le ridicule ne s'associe pas davantage à esprit clairvoyant. Que l'on soit d'accord ou pas avec ces idées, on ne peut leur tourner le dos et se contenter de les ignorer. A ces arguments on ne peut opposer que des arguments.

Laurent Bégin

Rothmans King Size satisfait pleinement



David
DOCTOR

20% de réduction

ÉTABLI DEPUIS
PLUS DE 30 ANS

Choix
de
1000 habits

TUXÉDOS

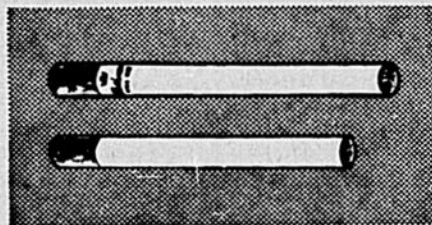
TENUE
DE
GALA



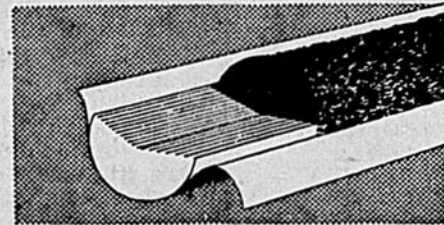
5439 AVE DU PARC
CR. 7-0886



Comparez la saveur: La Rothmans King Size est faite de tabac à la riche saveur, le meilleur qui se puisse acheter.



Comparez la longueur: La longueur exceptionnelle de la Rothmans King Size lui confère une plus grande douceur.



Comparez le filtre: Le filtre de la Rothmans, qui permet les aspirations faciles, laisse passer toute la fine saveur du tabac.

du meilleur tabac—un filtre plus efficace—la saveur King Size

PAR GOÛT DU DÉBAT

Pour une armée de paix

Un article du programme de M. John F. Kennedy a retenu un moment l'attention des observateurs étrangers lors de la campagne électorale à la présidence des États-Unis l'automne dernier. De pensée originale, cet article prévoit l'envoi dans les pays sous-développés d'un fort contingent de la jeunesse américaine habituellement versé à l'entraînement militaire. La réaction étrangère n'a pas tardé à se faire connaître; des parlementaires européens ont même jugé que M. Kennedy avait trouvé un moyen efficace de relever le prestige américain auprès des nations déshéritées. Du Canada ne vint aucun commentaire officiel; son gouvernement s'est abstenu de toute critique alors qu'il aurait eu avantage de faire l'étude de la proposition Kennedy et de juger de ses modalités d'application dans le contexte canadien.

Pays affligé d'un chômage structurel aux proportions alarmantes, le Canada sait que ce malaise social atteint davantage son élément jeunesse. Les enquêtes ont prouvé qu'un manque de préparation suffisante retient dans la plupart des cas hors du marché du travail les nouveaux arrivés. Et la masse des chômeurs s'enfle ainsi chaque année, sans qu'aucune solution radicale ne soit apportée. Il n'est pas surprenant, dès lors, de voir notre économie ainsi alourdie ralentir le pas de son évolution.

Existe-t-il un moyen d'occuper notre jeunesse oisive et de l'adapter aux conditions actuelles de l'économie tout en lui faisant faire une œuvre utile? Certes si l'on ne craint pas de sortir des sentiers battus et d'apporter à l'avant-scène des solutions neuves et dynamiques. Tel le service militaire obligatoire pour les jeunes de dix-huit ans qui quittent leurs études et vont grossir le rang des sans-travail avec en poche un diplôme de neuvième ou dixième année. La plupart d'entre eux ne voient pas l'utilité de se perfectionner dans les écoles de métiers ou techniques et deviennent en quelques mois des irrécupérables sur le marché de l'emploi.

Loin de nous la pensée de créer un militarisme canadien dans le sens classique du mot. Tout comme les soldats de carrière, les nouveaux conscrits seraient appelés à servir à l'étranger,

non pas comme occupants d'un territoire donné ou comme force préventive, mais à titre de travailleurs prêtés par le gouvernement canadien pour aider au relèvement des pays moins fortunés.

Pour réaliser un tel programme, le gouvernement aurait à s'engager à la formation technique sommaire des intéressés dans les cadres de l'armée actuelle, après les avoir moulés à la discipline militaire par un entraînement de base de six mois environ. Cette période de service pourrait s'étendre sur une année complète et couvrir la moitié de l'engagement demandé. L'autre année consisterait à exporter notre contingent dans une des parties du monde où le besoin de main d'œuvre qualifiée se fait le plus sentir, telle l'Asie. Par ailleurs, ce séjour à l'étranger de nos recrues désormais occupées dans la branche technique de leur choix contribuerait à compléter leurs connaissances théoriques par l'entraînement pratique.

De multiples avantages ressortent de la mise en action de tels contingents militaires. Elle retirerait momentanément du marché du travail une partie des jeunes chômeurs, et par son programme de formation en ferait des techniciens qualifiés capables d'occuper les emplois vacants sur le marché dès leur libération.

Sur la scène internationale, le Canada deviendrait le chef de file des puissances moyennes dans la lutte pour la sauvegarde de la paix; la répartition de milliers de nos jeunes sur les continents étrangers ferait avantageusement connaître notre pays. Surtout que leur présence en ces lieux ne pourrait être jugée comme une tentative de colonialisme, mais plutôt comme un signe de fraternité entre les peuples.

Au point de vue de la personnalité, une telle expérience ouvrirait les horizons de nos jeunes en les mettant en contact avec une réalité qui se fait de jour en jour plus pressante: l'existence sur la planète de peuples démunis, mais anxieux de réduire les marges sociales et économiques qui les séparent de nos sociétés occidentales. L'armée de paix réussirait peut-être à défaire les vestiges de nos complexes guerriers.

André Pinsonnault

TRIBUNE LIBRE

Ici au Québec, dans l'attente d'une colère de Monsieur Kroutchev ou d'une erreur de Monsieur Kennedy, oubliant l'angoisse d'une guerre mondiale, l'ascension de la Chine au sein des grandes nations, on s'évertue à exiger le respect de la culture française.

La B.G.R. autorise autant de permis pour les stations de langue anglaise que française à Montréal et Madame une telle dont le mari est membre de la Société St-Jean-Baptiste continue de faire ses emplettes chez Steinberg's.

Devant l'envahisseur on plie puis on se révolte. À la langue des affaires on oppose la langue de la poésie en oubliant Shakespeare et les autres... On essaie de croire que la culture française est supérieure et l'Anglais tente de justifier la valeur de la sienne.

Depuis que l'homme est homme, des peuples se sont battus pour sauvegarder un lopin de terre, une foi, une culture et, par faiblesse ou manque d'imagination, on voudrait continuer la même lutte. Mais le fait qu'une chose existe depuis un certain nombre d'années ne nous justifie sûrement pas d'affirmer qu'elle est immuable. Ne sommes-nous donc pas un peu plus humains que l'homme des cavernes ou que les premiers généraux d'Hitler.

L'être humain n'est-il donc point encore parvenu à ce stade où pour mieux aimer son frère chinois ou russe et le comprendre, il accepte d'abandonner la langue de ses pères et d'en adopter une seconde lui permettant de communiquer avec tous les autres hommes.

La valeur d'une langue ne réside-t-elle pas en ce qu'elle permet de

communiquer avec plus d'hommes d'une façon intelligente?

Le fait de prendre parti pour une culture ou une autre ne diminue-t-il pas l'objectivité d'un jugement?

Le jour n'est peut-être pas si loin où des scientifiques du monde entier adopteront d'un commun accord de publier les résultats de leurs recherches dans la même langue, où des hommes de toutes couleurs et origines ethniques aboliront les frontières qu'ils ont créées par égoïsme collectif et exporteront chez celui qui a faim les surplus de production au lieu de les jeter à la mer.

Quel profond sentiment aujourd'hui inconnu ne remplira-t-il pas le cœur de l'instituteur lorsqu'il aura à enseigner au jeune Hindou ou Canadien que l'homme est fait pour aimer et qu'il a été placé dès sa naissance au sein d'une seule et unique communauté humaine.

Bien sûr, le docteur Schweitzer est unique et l'homme du vingtième siècle est si mauvais, si mauvais qu'il ne vaille même pas la peine de tenter de le transformer.

Bien sûr, Jean-Jacques Rousseau avait tort car l'homme naît mauvais et la société se charge de le conserver tel quel.

Pour tous ceux qui persistent à croire qu'il faille conserver l'ancestral, que l'échelle des valeurs ne puisse subir de réajustement, il passera encore beaucoup d'eau sous le pont avant que Valère ne traduise "Hot Dog" sur ses affiches, avant que les hommes oublient leurs intérêts nationalistes et se donnent la main.

Jacques Granger, Science II

TRIBUNE LIBRE

Ville Mont-Royal, 10 février 1961

Quartier Latin,
Université de Montréal,
2222, avenue Maplewood,
Montréal.

Messieurs,

Je ne suis pas fâché de la démonstration faite par les étudiants, au sujet de la "fameuse clôture".

Je suis un résident de Ville Mont-Royal, et il vous intéressera peut-être de savoir pourquoi cette clôture a été érigée; c'est pour empêcher les chiens de sortir de notre ville... modèle...

Eh oui!!... Il y a tellement de chiens ici, un, deux, et même trois chez certains résidents, que les autorités de la ville ont décidé d'exploiter la situation...

Ces toutous, au cours de leurs promenades quotidiennes, déposent (chez les voisins naturellement)... des preuves répétées des soins qu'on prend à les nourrir grassement, donc fertilisant gratuit, pour les pelouses municipales, donc autant d'épargné pour la ville...

Mais il y a une ombre au tableau... c'est le drôle de paysage qui se présente aux yeux des citoyens qui aiment à prendre une marche journalière; ils en voient de toutes les formes... et de toutes les couleurs...

Pour finir, je fais une suggestion aux autorités de "Town of Mount Royal"... c'est de changer leur nom en celui de "Town of ca... canines!"

Chi-ca-nier

Il s'agit d'exprimer des impressions, des opinions et des réflexions conçues entre deux cours, censurées par l'auteur et portant sur des sujets d'actualité.

Le Carnaval de Montréal: un "Oeuf Coco". Les élèves d'un tel frère diraient "une baloune". Qu'on s'avère maître mime, il reste des gestes inimitables parce que trop expressifs (vg. le Carnaval de Québec). Tout effort d'imitation se métamorphose alors en singerie.

Nous avons un Festival envié de tous nos voisins; pourquoi se laisser tenter par des raisins trop verts?

En lisant la lettre ouverte-éditorial du Q.L. daté du 9 février 1961, écrite dans un style typiquement gai, j'ai pleuré et j'ai cru. Imaginez, qu'en notre XXe siècle, "il ne se passe (pas) une semaine sans" qu'on découvre un enfant martyr.

La Revue Bleue et Or a le mal de son choeur; un mouvement extrinsèque. D'aucuns y reconnaîtront le mal du Québec: ingérence de "capitales" étrangers. On y cherche les Carabins et Poutchinettes... ils sont représentés ou relégués au second plan.

Que penser de la parodie du général De Gaulle? Je crois que Gres-

set avait raison dans sa comédie du Méchant: "L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a" (acte IV, sc. VII). D'ailleurs La Rochefoucauld avait déjà dit: "On est quelquefois un sot avec de l'esprit, on ne l'est jamais avec du jugement". Ce n'est pas une réminiscence littéraire mais une citation. Qu'on sorte La Rochefoucauld, s'il le faut!

Je me suis mis le doigt dans l'oeil, me direz-vous, puisque "rire des gens d'esprit est le privilège des sots" (La Bruyère). Je m'en f... puisque, lecteurs, vous avez une opinion personnelle que plusieurs partagent.

Doria Ross,
Etudiant de Lettres

ON DEMANDE

Jeune allemand de Leipzig réside maintenant à Montréal et désirerait habiter dans une famille canadienne-française afin d'y pratiquer le français. Il aimerait aussi faire la connaissance de jeunes filles d'éducation universitaire car il a peu d'amis au Canada. Célibataire, 26 ans, bonne éducation, sociable, parlant aussi l'anglais. Klaus Weigel, 3625 Avenue du Parc, VI. 4-4003.

«LE QUARTIER LATIN»

EN

1938

était dirigé par ANDRÉ DUSSAULT et JEAN VALLERAND; vers mars 1939 ANDRÉ DUSSAULT se fit remplacer par ROGER BEAULIEU. Les principaux collaborateurs: DANIEL JOHNSON, JACQUES LÉGER, VIANNEY DÉCARIE, HENRI-PAUL PÉLADEAU, SIMON L'ANGLAIS, JEAN BRUNELLE, ROGER CHAPUT, LAURENT ARCHAMBAULT, MARCEL CORDEAU, MARCEL RAYMOND, ANDRÉ BACHAND, PIERRE H. BEAUDOIN, JACQUES MELANÇON, BERNARD FORTIN, LIONEL LAFLEUR, MARCEL CARON, YVES GODBOUT, MARCEL CÔTÉ, ROBERT LETENDRE et ROGER ROLLAND. Des noms déjà bien connus en 1961.

En 1961, comme en 1938,

"Le Quartier Latin" est imprimé par

LA PATRIE



Quel REGAIN DE FRAÎCHEUR

... quelle joie de vivre... grâce à Coke! Vous vous sentirez l'énergie pour danser toute la nuit, grâce au goût vif, au joyeux remontant d'un Coca-Cola glacé! Rappelez-vous, Coke est le meilleur rafraîchissement.

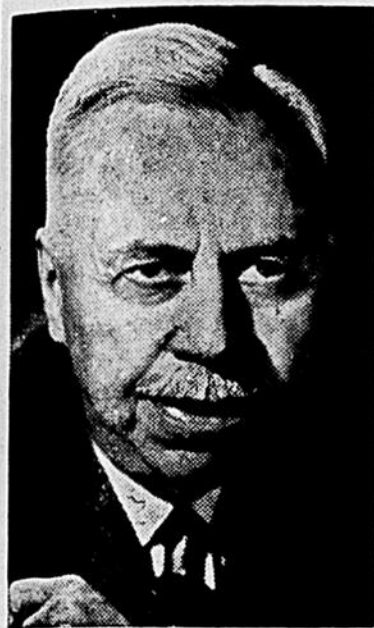
Demandez "Coke" ou "Coca-Cola"—les deux marques identifient le produit de Coca-Cola Ltée—le breuvage pétillant préféré dans le monde entier.



LA BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

114^e RAPPORT ANNUEL

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT, M^e GUY VANIER, C.R.



M^e GUY VANIER, C.R.

Au début de 1960 un assez grand nombre d'économistes et de banquiers entrevoyait une ère d'abondance et de vie facile. De son côté le Gouverneur de la Banque du Canada a eu la clairvoyance et le courage de signaler certaines anomalies et de mettre ses concitoyens en garde contre des illusions pleines de danger. Il a suffi de quelques mois de réflexion pour constater qu'à la faveur d'une activité éblouissante l'optimisme dissimulait une situation beaucoup plus complexe qu'on ne l'avait cru.

L'ÉVOLUTION DE L'EUROPE

Les ravages de la guerre et la destruction de ses moyens de production avaient placé l'Europe dans la dépendance de l'Amérique; et à la faveur d'une formidable demande à satisfaire le Canada a trouvé des marchés pour tous ses produits. C'était une aubaine extraordinaire pour un pays qui dispose des matières premières les plus variées, mais dont la capacité de production n'avait pas encore atteint tout le développement désirable.

En dépit de ses pertes matérielles l'Europe ne restait pas dépourvue de ressources; sa population possède par tradition un magnifique esprit de travail ainsi que des connaissances techniques de la plus haute valeur. Grâce aux largesses des Etats-Unis, les pays d'Europe ont retrouvé un pouvoir d'achat considérable au milieu même de leurs épreuves, et ils ont reconstruit méthodiquement leurs usines. Aucune région du monde ne possède aujourd'hui un outillage plus perfectionné que le leur; la main-d'oeuvre compétente et moins coûteuse leur permet non seulement de se suffire à eux-mêmes dans une large mesure, mais encore d'accaparer les marchés que nous avions momentanément occupés à notre profit. Au lieu de se déchirer et de s'affaiblir par la guerre, l'Europe s'est constituée en un Marché Commun et elle affronte maintenant l'univers comme la plus puissante entité industrielle après les Etats-Unis.

Il faut donc admettre que la situation est totalement renversée. Le Canada devra compter sur toute l'ingéniosité de ses gouvernants et de ses industriels ainsi que sur la compréhension de la population entière pour conserver un niveau convenable d'activité en face d'une aussi gigantesque concurrence. Que nous ayons réussi à maintenir notre production nationale à un chiffre dépassant \$35,000,000,000, il y a lieu de s'en réjouir; mais il faut désormais réajuster aux conditions nouvelles nos coûts de revient, nos habitudes de vie ainsi que le rythme lui-même de notre expansion.

L'ÉVOLUTION DU CANADA

Aussi longtemps que la demande s'est maintenue au-delà de notre capacité de production, nous avons senti l'ur-

gence de mettre en valeur nos richesses naturelles. La proportion des investissements d'après-guerre s'est accrue d'année en année jusqu'à dépasser le quart de la production nationale; cet effort merveilleux a placé le Canada au rang des grands pays industriels de l'univers. Puisque pareilles mises de fonds excédaient le montant dont l'épargne canadienne pouvait prendre soin, nous avons dû faire appel au capital de nos amis étrangers pour assurer cette bienfaisante expansion. La production canadienne a triplé en l'espace de quinze ans; la main-d'oeuvre a trouvé facile emploi à des salaires avantageux; et les jeunes gens sont entrés dans la carrière à des conditions que leurs prédécesseurs n'ont jamais connues. Dans l'industrie manufacturière la moyenne du salaire s'est haussée à \$1.76 l'heure, de 69.4 sous qu'elle était en 1945; et l'ensemble des gains personnels qui se chiffrait à \$5,112,000,000 en 1940 atteint près de 27 milliards en 1960.

Comme l'augmentation rapide de la population créait un problème de logement, la construction domiciliaire a pris un essor prodigieux au moment même où d'importants travaux publics réclamaient argent et main-d'oeuvre. Cet appel fantastique a drainé d'immenses capitaux d'Europe et d'Amérique, gonflé les revenus personnels et transformé à vue d'oeil un pays dont la richesse était restée inexploitée dans une large proportion.

Nous avons pu exporter des denrées alimentaires, des matériaux de construction, du minerai sous toutes ses formes; mais par ailleurs nous avons utilisé une trop grande partie de notre pouvoir d'achat pour acquérir en dehors de nos frontières des biens de consommation que nous aurions dû produire nous-mêmes; de plus, dans l'entraînement de la confiance qui se développe à la faveur de la prospérité, les Canadiens n'ont pas toujours eu la prudence de vivre dans les limites de leurs moyens.

LES DETTES PERSONNELLES

Le prêt à la consommation, qui dans la plupart des cas peut se définir un moyen d'escompter ses gains probables à un taux d'intérêt exorbitant, ne se borne pas à financer des frais raisonnables de premier établissement, mais il vient au secours de ceux qui n'ont pas la patience de gagner avant de dépenser. Evidemment cette frénésie du confort aide en apparence le bon fonctionnement de la machine économique, mais elle finit par créer des problèmes sur le plan social comme sur le plan individuel.

En dépit des atténuations que comportent les bénéfices sociaux, il subsiste une alternance de prospérité et de récession. Si le crédit à la consommation pouvait jouer librement en période de resserrement, les familles s'épargneraient une large part de leurs épreuves; mais lorsqu'en temps d'aisance un trop grand nombre de citoyens ont déjà utilisé leur crédit jusqu'à sa limite, il faut payer ses dettes au moment même où il devient raisonnable de commencer à en contracter quelques-unes. En ce moment de ralentissement et de chômage, qui fait suite à une longue période d'intense labeur, il est tout de même anormal que les dettes de consommation figurent dans le bilan de la nation pour \$2,500,000,000; ce lourd fardeau, qui excède le montant d'épargne que la nation entière peut accumuler en dix-huit mois de travail, signifie qu'une large partie de la population a engagé d'avance tous ses gains de l'avenir jusqu'à ce que cette énorme dette soit acquittée dollar par dollar. Il serait au contraire tellement sage et logique de payer ses comptes courants avant que la maladie et le chômage ne viennent frapper à la porte.

LES DETTES PUBLIQUES

L'endettement public présente quelque analogie avec cet endettement individuel, dans la mesure où il s'agit d'avantages sociaux qui concernent uniquement la sécurité nationale, l'aide

aux nations étrangères ou le standard de vie.

Le service de la dette a une assez lourde répercussion sur les impôts. Si les dépenses ne sont pas contenues dans les limites nécessaires pour assurer le bon fonctionnement de l'Etat et pour créer de nouvelles sources de travail et d'enrichissement, la nation se trouve à prélever une partie notable des impôts pour amortir les frais du confort à crédit. Dès que les dépenses capitales excèdent les possibilités d'investissement de la nation, il faut emprunter de l'étranger, et la nation est ainsi réduite à payer tribut par ses taxes aux seules fins d'améliorer son standard de vie.

Le bon sens nous fait admettre qu'un pays ne peut pas pourvoir à son développement par ses seules épargnes, lorsque son territoire est trop vaste au regard d'une population relativement faible ou lorsqu'une forte partie de ses richesses languit encore à l'état latent. Il devient alors opportun non seulement d'accepter mais de requérir la collaboration des autres nations; la prudence commande cependant de faire le point et de vérifier de temps à autre si l'on se maintient vraiment dans les limites des concessions raisonnables.

NOUVELLE ORIENTATION DE L'ÉCONOMIE

Par son récent budget supplémentaire le Gouvernement canadien prend conscience de ce devoir; il devient évident que l'opinion publique s'éveille elle-même davantage à l'urgence d'orienter l'économie canadienne suivant les exigences d'une concurrence que le monde extérieur lui impose. Il faut que les Canadiens produisent désormais les biens de consommation qu'ils ont pris l'habitude d'importer, et il faut qu'ils dégagent de leurs gains les réserves nécessaires à la maîtrise de leur propre économie. Les moyens techniques que l'Honorable Ministre des Finances suggérait récemment paraissent nous indiquer la bonne route à suivre. Le problème du chômage est un problème angoissant, mais il est le résultat direct des événements que nous vivons depuis quelques années.

Le surcroît de main d'oeuvre, qui provient de l'accession des jeunes à la vie active aussi bien que de la migration européenne vers le pays d'Amérique, avait trouvé un emploi facile en ces dernières années dans les grandes entreprises publiques, dans la construction domiciliaire et dans l'aménagement des nouvelles usines, mais tous ces travaux étaient plus ou moins de nature temporaire, alors que la main-d'oeuvre a besoin d'un emploi permanent. Les entreprises de transformation, à la condition de compter sur un marché national stable et sur des possibilités convenables d'échange avec l'étranger, peuvent mieux que toutes autres résorber le chômage de façon progressive et durable. Les travaux publics sont des expédients indispensables, mais ils ne produisent pas des biens négociables en dollars pour amortir ce qu'ils ont coûté, tandis que l'industrie manufacturière se renouvelle sans s'appauvrir, elle favorise la formation technique de la main d'oeuvre, elle crée de la richesse négociable, elle suscite des occasions de travail et de nouvelles sources d'impôt. Les Canadiens ne jouent pas dans cet important secteur de notre économie le rôle qu'ils devraient y remplir dans l'intérêt même de la communauté nationale. Le nouveau budget contribuera à y orienter davantage les épargnes, le travail et l'ingéniosité de nos concitoyens.

LE RÔLE DES IMPÔTS

Pour faciliter la création des ressources nécessaires aux nouveaux investissements, il y a lieu d'alléger les impôts; mais l'accroissement d'épargne qui en résultera doit du même coup se diriger vers les emplois susceptibles de remédier au chômage, de freiner les consommations de luxe, de réduire les importations de marchandises ouvrées et de favoriser la maîtrise des Cana-

diens dans le domaine des industries secondaires.

La suppression de la surtaxe de 4% sur les revenus de placement canadien est à mon sens un excellent coup de barre dans la bonne direction, mais il y aurait lieu de majorer la déduction allouée sur les dividendes que nos concitoyens perçoivent de leur participation dans les entreprises canadiennes. Les manufacturiers canadiens trouveraient ainsi de nouvelles facilités de financement parmi leurs compatriotes; l'épargne augmenterait sous l'aiguillon de ce stimulant nouveau; les Canadiens apprendraient à produire avec de la main-d'oeuvre du pays les marchandises qu'un trop grand nombre de consommateurs importent de l'étranger.

LE TRAVAIL, FONDEMENT DE LA RICHESSE

La richesse de la nation comme celle de l'individu repose essentiellement sur le travail. L'Europe vient de nous en fournir une démonstration éloquentte; certaines nations ont ressuscité de leurs cendres par leur invincible volonté et par la force des habitudes acquises. Dans un régime de concurrence le

succès appartient à celui qui prend la détermination de travailler plus et mieux que son voisin. C'est une loi fondamentale de la nature. Celui qui travaille mieux mérite la permanence de son emploi, et il obtiendra sûrement l'avancement qu'il convoite.

A cette habitude du travail doit évidemment s'ajouter l'habitude de l'épargne; c'est déjà bien de boucler son budget, mais pour entourer sa famille d'une véritable sécurité il faut avoir l'ambition d'atteindre une certaine aisance. Or, il n'est pas possible à la fois de consommer tous ses gains et de dégager du capital par ses économies. Il faut opter entre un certain régime d'austérité et certaines habitudes de jouissance. Le choix n'est pas toujours facile, mais il est toujours efficace.

Chose certaine, la richesse de la nation elle-même dépend de la volonté des citoyens qui la composent. Les décisions énergiques que d'autres peuples péniblement éprouvés ont eu le courage de prendre, ne sont pas au-dessus des forces de la nation canadienne. Malgré certaines difficultés de l'heure présente, notre sort comporte des avantages supérieurs au destin de la plupart des autres nations.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

- | | |
|------------------------|-----------------------|
| GUY VANIER, C.R. | Président |
| HON. L.-M. GOUIN, C.R. | Vice-Président |
| JEAN-C. LALLEMAND | MOSTYN LEWIS |
| T.-TAGGART SMYTH | L'HON. GREGOR BARCLAY |
| DESMOND-A. CLARKE | E. DONALD GRAY-DONALD |
| F.-CYRIL JAMES | MARC JARRY |



LA BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

114^e RAPPORT ANNUEL

BILAN GÉNÉRAL
AU 31 DÉCEMBRE 1960

ACTIF

Billets de la Banque du Canada et dépôts à la Banque du Canada et dans des banques à charte en monnaie canadienne	\$ 22,907,793.22
Autres espèces en caisse, dépôts dans d'autres banques et soldes dus par ces dernières	9,044,010.40
Valeurs émises ou garanties par le gouvernement du Canada, n'excédant pas la valeur amortie	35,500,909.81
Valeurs émises ou garanties par les gouvernements provinciaux du Canada, n'excédant pas la valeur amortie	70,031,838.09
Valeurs de corporations municipales et scolaires du Canada, n'excédant pas la valeur courante	30,358,371.23
Autres valeurs et actions canadiennes, n'excédant pas la valeur courante	18,660,469.91
Prêts hypothécaires assurés aux termes de la Loi nationale de 1954 sur l'habitation	10,399,350.04
Autres prêts sur première hypothèque, déduction faite des provisions pour pertes éventuelles	42,917,567.05
Prêts garantis, déduction faite des provisions pour pertes éventuelles	6,479,011.69
Prêts sans garantie, déduction faite des provisions pour pertes éventuelles	5,427,181.42
Valeurs du Fonds des Pauvres	180,000.00
Immeubles de la banque au prix coûtant, déduction faite des amortissements	6,500,000.00
Divers	107,123.70
	\$258,513,626.56

PASSIF

Au Public	
Dépôts	\$247,144,373.50
Fonds des Pauvres	180,000.00
Divers	986,368.57
	\$248,310,742.07
Part des Actionnaires	
Capital versé	\$ 2,000,000.00
Fonds de réserve	8,000,000.00
Bénéfices non répartis	202,884.49
	10,202,884.49
	\$258,513,626.56

Pour le conseil d'administration,
Le président:
GUY VANIER

Le directeur général:
ANTONIO RAINVILLE

EXTRAIT DU JOURNAL DE GUDULE

(Les quelques lignes qui suivent, comme le lecteur perspicace l'aura sans doute remarqué, dénotent une évolution certaine dans le processus psychique de Gudule. Cela est dû, avons-nous osé conclure, à un phénomène d'osmose survenu entre l'âme de Gudule et le milieu que depuis septembre il fréquente. Ce phénomène fut sans aucun doute à sens unique, du moins d'après ce que nous connaissons jusqu'à présent du dit milieu. Nous laissons, cela va de soi, à l'appréciation du lecteur ces hardies déductions.)

O mon cher journal, je me sens devenir de plus en plus très très carabin. Que dis-je? Carabinissime! Ça ne me prend plus que trois quarts d'heure à trouver les différentes salles de cours, et cela sans demander d'informations à qui que ce soit. J'ai enfin trouvé la façon sympathique de donner des claques dans le dos des copains que je rencontre. Et je n'ai plus peur des janissaires du Centre Social, ces satrapes de l'instruction universitaire, ces zouaves non zébrés de notre non-papale Eschole (nous n'avons pas de Jamdudum, mille fois hélas).

Je me suis accordé le plaisir, et je m'en sais gré, d'aller voir la Revue Bleu et Or. Nous étions trois de notre groupe: ma maman, ma petite copine (celle que des envieuses et des méchants continuent d'appeler "thorax de liège"), et moi-même. Cette Revue comporte une morale très forte: "On revient toujours à sa première démocratie". Combien sublime! Combien réconfortant! Combien libéral!

Il est une chose qui me pèse sur la conscience en tant que carabin. J'ai su que la Revue, bien qu'il n'y eut que deux vrais

étudiants qui jouassent dedans, a coûté \$18,000 à l'AGEUM. Personnellement, je trouve ça un peu cher \$9,000 par étudiant, surtout quand je pense à tous les "Devoir" qu'on aurait pu rembourser avec ces cachets dans la boîte aux Devoirs, à tous les petits Chinois qu'on aurait pu acheter de la Ste-Enfance (peut-être même Mao-Tsé-Toung, qui sait). Alors, cher journal, mon agéumique conscience prend conscience de son existence en tant que criminellement responsable de tout heurt à l'éthique poutchinette (féminin de carabin). Faudra que j'en parle à Sa Carabinissime Grandeur Jean Rochon, notre-père-qui-êtes-sur-le-campus.

De toute manière, je suis sorti de la Revue en criant mon enthousiasme devant la régénérescence de l'humour véritable. Je chantais: "Parlez-moi d'humour, redites-moi ces choses drôles" (air connu).

Tu parles, ô cher journal, si avec cette grâce d'état j'étais fin prêt à entrer dans l'esprit du Carnaval. Jeudi, je suis allé au concert à l'Auditorium. A la fin de la soirée, il y a eu le Chœur Bleu et Or qui chantait une messe en quelque chose

mineur. Je ne vois pas très bien ce que cette messe pouvait avoir de si mineur. Nous n'étions pas nombreux à la messe. A mes côtés, il y avait deux étudiants qui ne s'en sont pas allés comme le faisaient malheureusement plusieurs autres. Mais ils dormaient tous les deux. Pour moi ils se croyaient à la vraie messe du dimanche, avec sermon, quête pour la fabrique, quête pour les vocations, celle du curé, celle du vicaire et les morts, et tout, et tout. Fait assez étrange, mes deux dormeurs de voisins parlaient dans leur sommeil. Il y en avait un qui disait ces paroles dont le sens m'échappe encore: "Take it off, honey, take it off". Qui devait enlever quoi, et qu'est-ce que le miel venait faire là-dedans? L'autre parlait très rapidement, mais pas souvent, seulement quand le Chœur chantait le plus fort. Il se mettait à crier: "Richaralarondèle... Il passabélivokilangékonte".

Mais ils étaient tellement mignons dans leur sommeil que si je n'avais écouté que mon cœur j'aurais été dire au Chœur de chanter moins fort, d'être un peu plus poli pour ceux qui dorment, ou encore de les tenir vraiment éveillés avec des "boum-alaka-boum-alaka-boum-boum-boum". Mais je me suis ravisé, car n'est-ce pas, cher journal, que j'aurais fait un péché en faisant manquer à ces gens leur messe.

Une autre idée apostolique m'est venue lorsque je me suis vu presque tout seul à pouvoir défendre dans cette enceinte la tradition de l'humour carabin véritable. Je me suis mis à chercher dans ma mémoire une de ces phrases drôles que j'eusse pu avoir glanées autour des tables de chez Valère. Et quand il m'en est venu une, j'ai voulu, pendant la Messe en quelque chose mineur, me lever brusquement pour crier très fort au coach qui dirigeait le Chœur: "DAOUOR LE FOU". Mais, à ce moment, il m'a pris une colique au ventre, et je ne me suis plus senti comique du tout. O bien-aimée colique, tu m'as sauvé de l'humiliation, car j'ai appris le lendemain que la mode n'était plus aux "daouor le fou", et que tout étudiant vraiment carabin se devait maintenant de voler un canon ou de défoncer une clôture: en somme, favoriser le régime des villes ouvrières.

Souhaitez-moi bonne chance, ô cher journal; j'ai opté pour un canon.

Gudule

Les «vaches rient» d'la semaine

PROTESTATION

*Vous nous avez volé notre canon
vous ne nous volerez pas notre âme.*

Monsieur,

Ainsi, vous êtes heureux! Notre canon, vous l'avez eu. Oui, et après? Croyez-vous que c'est avec le malheur des uns qu'on fait le bonheur des autres? Car enfin, parlons clair. En organisant le vol du canon d'Outremont, avez-vous réfléchi à ce que vous faisiez?

On voit bien que vous n'appartenez pas à la population laborieuse (et vertueuse) d'Outremont, sans quoi vous sauriez ce que représente pour nous ce canon.

Pour nous, c'est d'abord une sauvegarde; sauvegarde essentielle de nos femmes, de nos vieillards, de nos enfants. Il y a la police, dites-vous? N'en parlons pas. La police d'Outremont pose des billets. Ça l'occupe plein temps. Elle ne peut faire autre chose. D'ailleurs, ça n'était pas grave. Nous avions un canon. Outremont était sauvé.

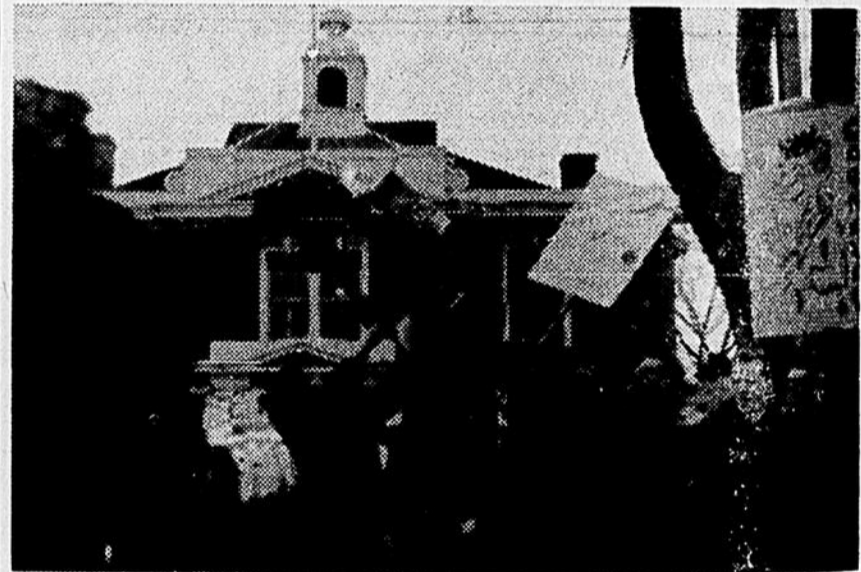
C'était aussi un mythe. Ce canon était mystérieux. Peu de gens l'avaient vu. On ne savait pas très bien où il était. On ignorait sa marque, son calibre, sa puissance. Et maintenant, le mythe est foutu! Dix mille personnes sur le boulevard Dorchester ont vu défilé le mythe. Ils s'en sont moqués. Notre canon est cocasse. L'avant ressemble à l'arrière et un artilleur qui l'a examiné, estime qu'il date de l'autre guerre (celle de Crimée, évidemment). Nous avons l'air fin maintenant à Outremont.

Enfin, disons-le nettement. En agissant ainsi, vous avez fait de l'antiféricalisme. A travers ce canon de fer blanc, c'était les canons de nos autels que vous visiez, c'était les saints canons liturgiques, et cela nous ne saurions l'admettre. Pas plus que nous admettrons que vous vous moquiez des canons de la beauté grecque, si bien représentée par nos pucelles ultramontaines.

Oui, monsieur, en attaquant notre canon, c'est les trois aspects de l'Être que vous méprisez: la bonté de nos moeurs, la beauté de nos filles, la vérité de nos traditions. A cela, nous disons: Non, jamais.

Vous pouvez bien voler notre canon, vous ne volerez pas notre âme.

G. de Saint-Andoche,
Outremont, P.C.C.



Feu "Montréal-Matin". Le vieux canon de la guerre de Crimée a fait au moins une bonne action dans sa vie. Il a servi d'autel pour le brûlant sacrifice où, renonçant à ses pages sportives, le carabin-type a détruit sa drogue quotidienne.

* * *

Étudiant, souviens-toi du slogan: Pourquoi acheter "Montréal-Matin" quand pour 5¢ de plus tu peux te procurer un journal!

* * *

Le beu s'excuse d'avoir écrit que l'on avait aperçu Christiane Verdon au poste de police d'Outremont lundi de l'autre semaine. Il fallait lire mercredi. Et dire qu'il y en a qui en avait conclu que la gentille assistante à la direction du Q.L. passait ses soirées en cet endroit.

* * *

Le fameux canon, disparu une autre fois samedi dernier, fut retrouvé chez un étudiant de Brébeuf, couvert d'inscriptions en faveur de l'Université Sainte-Marie. Encore une fois les tenants du projet des Jésuites emploient un argument de droit canon.

* * *

Les étudiants en Droit se demandent quel est ce Père Cousineau, jésuite, qui se présente comme professeur à la faculté de Droit de l'U. de M. Serait-ce ce titulaire de la chaire de Théologie professionnelle qui donne environ une heure de cours par année?

* * *

Le directeur du Q.L. aurait été choisi comme président d'honneur pour la première pièce que le TNM va monter au printemps. Il s'agit de "Chacun sa vérité" de Pirandello.

* * *

Entendu chez Valère: Les autorités d'Outremont ont changé leur canon d'épaulé.



Sur la scène métropolitaine:
Charlot Drapeau, Way, Gélinas et Gaubiac.

chez La COMÉDIE ANGLO-FRANCO-CANAYENNE